



GYMNASIUM
DU
SOIR

GYMNASE DU
SOIR

4 0 A N S

« Une réponse efficace et durable au besoin de liberté »

Aucune trajectoire humaine n'est entièrement dictée par celle ou celui qui l'accomplit. Aucun des êtres que nous sommes, homme, femme, enfant ou adolescent, n'est le seul artisan de son sort. Nous cheminons tous dans des contextes mobiles et complexes qui sont façonnés par l'histoire, notre mémoire et le temps présent, et déterminent nos comportements et nos caps.

Depuis le fond des siècles, les sociétés humaines ont mis au point des dispositifs capables d'accueillir, le mieux possible, ce prodigieux tissu d'aventures individuelles. Les institutions démocratiques, ou le droit, en font partie. Mais ces structures sont vouées pour l'essentiel aux personnes déjà construites, qui ont élaboré leur statut propre et savent comment l'impliquer dans le corps social.

L'école se déploie plus en aval. Elle intervient dans ce moment crucial où les êtres se forment, quand ils s'efforcent de s'approprier les réalités du monde pour en nourrir leurs richesses et leurs moyens d'agir. Or cette école est par définition paradoxale. Bien sûr, elle a pour vocation de rendre libres celles et ceux qui la fréquentent; mais elle ne parvient pas, du moins pas encore, à offrir à chacune et à chacun, les mêmes résultats en terme d'égalité des chances.

Dans ce paysage souvent contradictoire, le Gymnase du Soir doit être salué comme un miracle, au sens le plus émerveillant de ce mot. Il porte en effet remède aux circonstances qui pèsent sur tant de destins d'enfants, d'adolescents et d'adultes. Il nous aide à penser que la fatalité n'est pas forcément irréversible, et qu'une marge d'épanouissement personnel nous est réservée jusque dans l'adversité.

Tel est le magnifique enseignement de ce livre. Le Gymnase du Soir s'y révèle pour le moins aussi nettement indispensable aujourd'hui qu'il y a quarante ans, lors de sa création. Dans la Cité contemporaine aux allures croissantes de jungle, il instaure une réponse efficace et durable au besoin de liberté qui tenaille beaucoup de celles et de ceux n'ayant pas pu suivre les voies de l'enseignement régulier.

Les témoignages recueillis dans cet ouvrage nous rappellent, eux, l'émouvante beauté de l'existence humaine lorsqu'elle est en mouvement – quand son cours naturel est transcendé par l'effort et la volonté, quand elle devient belle à force d'esprit et de partage, et quand elle finit par conquérir sa propre autonomie. De quoi célébrer fièrement le rayonnement incomparable de l'Institution et souhaiter à celle-ci, face à l'avenir, le meilleur des vents.

« D'une vie subie à une vie choisie »

Le Gymnase du Soir a-t-il aujourd'hui encore sa raison d'être? Autrement dit, la célébration de son 40^e anniversaire a-t-elle un sens ou n'est-elle que prétexte festif à l'exaltation d'un passé qui justifie sa pérennité envers et contre tout progrès social?

Comme souvent, les questions embarrassent; elles insinuent même le doute là où la *bonne cause* est défendue avec conviction. Ainsi l'Institution offre depuis quarante ans leur chance aux exclus de la scolarité officielle. Le dessein est louable; il force le respect, sinon l'admiration, pendant que l'Ecole cherche vainement à résoudre le problème de l'exclusion. Dès lors, souhaiter «longue vie au Gymnase du Soir» revient à tenir la marginalité scolaire pour consubstantielle à tout système, quel que soit le credo pédagogique du moment. La seule issue est en somme dans le pragmatisme humaniste.

Créé à l'initiative du Conseil communal de Lausanne, le Gymnase du Soir se voulait à l'origine, selon les termes de la motion libérale d'André Lasserre, «moins un correctif scolaire qu'un aménagement d'ordre social...». Sans doute l'inverse est-il devenu de plus en plus pertinent au fil du temps, mais dans les années soixante l'origine sociale l'emportait de beaucoup sur le mérite scolaire. La notabilité se transmettait encore de père en fils – timidement en fille – et réservait à une élite les ambitions universitaires.

Mai 68,... le baby-boom,... l'avènement de la classe moyenne,... les mentalités ont évolué; la société, la famille et, avec elles, l'école ont muté. La démocratisation des études n'est plus de nos jours un idéal, mais un fait accompli... en théorie tout au moins. Mieux, la démocratisation de la sélection s'est peu à peu muée en démocratisation de la réussite. Preuve en serait cette gymnasienne diurne qui a récemment déposé un recours préventif, quelques jours avant qu'une Conférence des maîtres ne lui octroie sa maturité suisse par faveur.

Le diagnostic sur les espérances de survie du Gymnase du Soir dans un tel eldorado serait bien alarmant, si la société, la famille et l'école avaient réellement trouvé le remède à l'exclusion de la formation. Il demeure effectivement, en dépit de toutes les réformes les plus généreuses, des femmes et des hommes qui, par leur destinée singulière, s'excluent ou se voient exclure de l'accès aux Hautes Ecoles. Et il arrive que certains d'entre eux aspirent au passage d'une vie subie à une vie choisie.

«Changer de vie», c'est là un mot, un vœu de Karl Marx, mais aussi d'Arthur Rimbaud. Me faudrait-il choisir entre eux? A l'instar de Jean Guéhenno, je mêle trop la poésie et la réalité; et je serais à moi-même suspect si une institution comme le Gymnase du Soir n'entretenait en moi l'espoir que le changement de vie est possible.

« Il eût suffi de peu pour que ma fille ne fût sur les bancs de l'Université avant moi »

Dès 1953, l'impossibilité de conduire des études supérieures me tenaillait. Mes parents n'en voyaient pas l'utilité pour une fille. Les cours de l'Université populaire nourrirent quelques années mon appétit de savoir: philosophie, littérature, histoire et histoire de l'art, architecture ne firent qu'aiguiser une envie d'instruction supérieure. Secrétaire le jour, puisqu'il fallait bien gagner ma vie, je passais mes soirées à meubler mon esprit. Après l'Exposition nationale de 1964 à Lausanne, à laquelle je collaborais plusieurs années en qualité de secrétaire générale de la Voie suisse en charge de la préparation des documents destinés aux Archives fédérales, je m'inscrivis comme auditrice en Faculté des Lettres. N'étant pas autorisée à participer aux séminaires et aux examens bien sûr, je souffris vivement de marginalité. Jusqu'où va le masochisme!

C'est en automne 1965 que s'ouvrirent les portes du paradis du vrai savoir: je fus admise au Gymnase du Soir avec ma première fille qui profita de son enseignement les deux derniers mois de son existence intra-utérine. Ainsi, je suivis pendant deux ans et demi les cours dispensés au Collège de l'Elysée et au Gymnase de La Cité pour la dissection des petites souris. Grâce à l'enseignement de professeurs dévoués qui, pour certains, deviendront plus tard Président et Directeur de l'Institution, l'acquisition des connaissances exigées pour l'entrée à l'Université en qualité d'étudiante à part entière me fut possible.

Les aléas de la vie m'entraînèrent six ans à Rome et Milan, puis quatre ans à Montreux et enfin deux ans à Caracas après un semestre en faculté. Remettre sur le métier... Il eût suffi de peu pour que la petite fille née le 31 décembre 1965 ne fût sur les bancs de l'Université avant moi. Ouf! J'ai juste passé le dernier examen de Droit international public en juillet 1984, dix-neuf ans après l'ouverture du Gymnase du Soir.

Nommée Préfet-substitut du district de Lausanne deux mois plus tard, je ne fis pas preuve d'obéissance filiale, car mon père m'avait conseillé à l'âge de vingt ans: «surtout efforce-toi de ne pas aller à la Préfecture». Avant de faire acte de candidature à ce poste, je m'enquis du cahier des charges. Référez-vous à la loi sur les Préfets, me fut-il répondu. La liste qui y figure n'est pas exhaustive: outre l'application de multiples lois, je ne vous fais pas grâce de l'assermentation des pasteurs, des autorités communales et de leur contrôle, de la présidence de la Commission de conciliation en matière des baux à loyer, de celle de la Commission des examens notariaux et de la visite des vingt-six cabinets de notaires, des bons offices, avec, en tant que Chef de l'Etat-major régional de défense civile, la responsabilité générale de l'ordre et de la tranquillité dans le district.

Vous voyez une femme en 1984 exercer ces charges? En plus, on ne savait pas où placer son mari dans les manifestations, le protocole ne l'avait pas prévu. C'est du «full time» me dit le Conseiller d'Etat lors de l'entretien d'un hypothétique engagement. Etes-vous sûre de persévérer? Vous êtes «over competent» en parlant cinq langues. J'y suis restée quinze ans.

Enfin les hasards de la vie ont bien voulu que je participe encore aux destinées du Gymnase du Soir. Représentante de l'Etat en son Comité directeur, c'est avec émerveillement que je vois grandir cette jeune Institution de quarante ans.

« Quel regard poser sur ma vie professionnelle ? »

Mon préalable en Sciences politiques réussi en automne 1967, j'aborde mes études universitaires au printemps 1968. Je me retrouve avec des étudiants de dix voire quinze ans plus jeunes que moi, sans toutefois connaître de difficultés d'intégration. Si mon expérience de la vie active facilite ma compréhension de certaines données théoriques, cours et séminaires enrichissent mes connaissances tant par la diversité des matières enseignées que par l'exceptionnelle personnalité de certains professeurs, tels le constitutionnaliste J.-F. Aubert ou l'économiste F. Schaller. Les événements internationaux de la fin des années 60, comme Mai 68 ou le Printemps de Prague, stimulent également mon intérêt, en particulier pour les cours d'histoire contemporaine et d'économie politique. Cependant mon activité professionnelle, même réduite, mes charges de famille et mes obligations militaires m'empêchent de m'investir comme je le souhaiterais dans des recherches personnelles, que je concentre sur mon mémoire consacré à la Révolution hongroise de 1956. Dans l'ensemble mes trois années d'études en SSP répondront à ce que j'en attendais.

En 1972, grâce à une conjoncture économique favorable, je me vois proposer, au nouveau Collège des Bergières, à Lausanne, un enseignement bien équilibré qui tient compte de ma nouvelle formation universitaire: histoire, géographie et sport, plus spécialement la natation. Je peux ainsi alterner activités intellectuelles et activités sportives, ce qui était l'un de mes objectifs à la reprise de mes études au Gymnase du Soir puis à l'Université.

Nommé six ans plus tard maître d'histoire au CESSEV, à Burier, dans un établissement qui comprend alors un Gymnase, une Ecole de Commerce et une Ecole Normale, je me familiarise avec un nouveau type d'enseignement, qui, destiné à des élèves plus âgés et plus mûrs que les collégiens, exclut les simplifications scientifiques au demeurant difficiles. Mes cours d'histoire et de connaissance du monde actuel, qui laissent au maître une grande liberté de choix dans les sujets traités, m'incitent à m'adapter aux préoccupations des élèves liées à l'actualité. A l'Ecole Normale, je prépare également mes étudiants à enseigner l'histoire dans les classes de 4^e à 6^e années. Par ailleurs, je participe volontiers à des semaines spéciales hors de l'établissement: voyages culturels, semaines de connaissance de l'environnement, camps de ski. J'occupe ainsi durant une quinzaine d'années un poste très motivant et des plus variés qui, s'il me demande de préparer des cours très différents, exclut toute monotonie, correspond à ma formation universitaire et m'apporte beaucoup de satisfactions.

Le temps venu en 1994 de ma retraite, l'école vaudoise entame sa mutation, les Ecoles de Commerce et les Ecoles Normales disparaissent et les Gymnases se modifient. En une dizaine d'années, le monde scolaire, dans lequel j'ai travaillé plus de quarante ans, s'est considérablement transformé. Aujourd'hui, en 2005, quel regard poser sur ma vie professionnelle? A chacune de ses étapes, elle a répondu à mes attentes; mais elle m'a surtout offert la possibilité de négocier un tournant décisif pour ma carrière: la reprise d'études universitaires, facilitée par mon passage au Gymnase du Soir.

« Etre à la fois un fin connaisseur de l'œuvre de Victor Hugo et un habile serrurier »

L'entrée à l'Université – Genève pour la géographie, plus tard Besançon pour l'histoire – induit de profonds changements dans ma vie; j'étudie ce que j'aime, j'organise mon temps de la manière que je juge la plus appropriée. L'Etat de Vaud m'a accordé une bourse; je la complète en retrouvant l'odeur de l'encre d'imprimerie durant les vacances. L'idée que je me fais de la profession d'imprimeur évolue elle aussi et je valorise mieux ce que m'a apporté ce métier. Toutes les sociétés distinguent les arts intellectuels et manuels, alors que la main et le cerveau ne sont rien l'un sans l'autre. Pourquoi ne pourrait-on pas être à la fois un fin connaisseur de l'œuvre de Victor Hugo et un habile serrurier? De la manière la plus immédiate, l'imprimerie m'offre la possibilité de gagner correctement ma vie, avantage incomparable en regard des travaux non qualifiés que sont contraints d'accepter la plupart de mes camarades.

Au sortir de l'Université, je retrouve la vie professionnelle; à la Bibliothèque cantonale et universitaire d'abord, au sein de l'administration de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne ensuite. En 1980, je me présente au concours d'admission du service diplomatique du Département fédéral des affaires étrangères; marié, deux enfants et un travail à la Faculté des Lettres que j'aime, je ne peux consacrer qu'un temps mesuré à la préparation des épreuves; autant dire que je ne m'attends guère à être reçu. Pourtant... Commence alors une formation en emploi. J'effectue mon stage à Bonn alors que le modèle soviétique semble immuable; c'est le temps du «besser rot als tot» d'une théologienne rapidement tombée dans l'oubli. Après un passage à la section du Conseil de l'Europe, à Berne, je suis affecté à notre ambassade à Santiago du Chili en 1986. Le pouvoir des généraux est encore solide, mais le processus de retour à la démocratie est lancé; il débouche sur un référendum qui renvoie l'armée dans ses casernes en mai 1990; pourtant le Chili mettra des années à panser les plaies d'une guerre civile que l'on a souvent eu de la peine à percevoir comme telle hors du pays. Retour en Europe, à Strasbourg, à la Représentation suisse auprès du Conseil de l'Europe. Le Mur est tombé et l'Europe retrouve ses frères de l'Est, dont l'admission au Conseil de l'Europe constitue le premier pas du retour à la démocratie. Ils mettent les petits plats dans les grands et le représentant tchèque n'est autre que le Ministre de la culture du Gouvernement Dubcek; un vrai régal! A nouveau à Berne en 1993, je m'occupe de notre politique des droits de l'homme en Afrique subsaharienne et en Amérique latine; en 1996, transfert en Colombie où le plus ancien mouvement insurgé de la planète, les FARC, tient une partie du territoire. En 2002, je suis nommé ambassadeur en République démocratique du Congo, au Gabon, au Congo Brazzaville, en Centrafrique et à Sao Tome et Principe. Et c'est de notre ambassade à Kinshasa que j'égrène ces souvenirs...

Si les années ont passé, si la mémoire que je conserve du Gymnase du Soir a subi la patine du temps, en revanche reste intacte en moi la reconnaissance que je porte à cette institution qui m'a permis d'étudier ce que j'aime toujours aujourd'hui; reconnaissance qui va aussi à mon institutrice de troisième primaire pour avoir insufflé sa passion de l'histoire à l'enfant que j'étais.

Jean-Pierre VILLARD
Conducteur typographe, passionné d'histoire et de géographie, rêve
de connaissances du monde; sa maturité commerciale lui donne accès
aux hautes études qui le conduisent sur la scène diplomatique
internationale.

1 9 6 7

« J'étais douée pour devenir vendeuse dans un commerce de luxe »

Si j'avais été un garçon, je n'aurais pas connu le Gymnase du Soir. J'aurais été au Gymnase tout court. Mais voilà: bien que première de classe, fille, j'étais destinée au mariage. Pourquoi, décrétèrent mes parents, perdre son temps à l'étude?

L'acquisition approfondie de l'anglais, tandis que je fourbissais les briques rouges d'un cottage de la banlieue londonienne, m'a ouvert le monde. Lâchée dans la capitale une fois par semaine, j'approfondissais sur le tas, dans les salles de concerts, les théâtres, les musées, les rudiments d'une culture qui m'avait, écolière, paru jouissive et inépuisable. Un vieux cousin à qui j'écrivais me fit cette remarque: «Tu devrais être journaliste»... Il l'était lui-même. Pourtant, tétanisée par l'ukase de la biologie, j'avais accepté mon sort. Les orienteurs professionnels l'avaient d'ailleurs confirmé: j'étais douée pour devenir «vendeuse dans un commerce de luxe ou coiffeuse». Je serais donc secrétaire.

Il se trouva que mon premier employeur, un bijoutier lausannois, était aussi chancelier du Comité international olympique. Je vendais ses montres et rédigeais à la perfection son courrier. Ça le comblait! Je n'étais pas malheureuse. Après quelques années, j'obtins d'en faire un peu plus, par le biais d'une commission olympique d'aide à l'Afrique. On me confia la rédaction du bulletin du CIO, la supervision de l'édition de livres sur les Jeux. Efficace mais sans qualifications spéciales, j'étais surtout jeune dans un univers de vieux messieurs misogynes. Rattrapée par les avatars de mon sexe, je me heurtais au fameux *glass ceiling* – le plafond de verre – qui, dans les années 60, retenait encore les femmes à leur place. Surtout les jolies secrétaires, toujours suspects.

Périodiquement me revenaient la nostalgie de l'étude et la rage d'être interdite de carrière. Le président du CIO d'alors, un Américain éclairé, m'encouragea à franchir le pas. «Citius, altius, fortius», comme disait Coubertin! Je me forgeai ma propre devise: ne nous arrive que ce qu'on entreprend...

La voie vers l'Université passa pour moi par le préalable d'admission. La maturité fédérale, sans latin, ne m'ouvrait pas les portes de la Faculté de Droit; Science politique, en revanche était à ma portée. Tout en suivant une première année en auditrice, je préparai seule les examens d'histoire, de droit civique, d'anglais. Restaient philosophie des sciences et logique, et littérature française. Ma chère école *su-su* ne m'avait pas préparée, gamine, à l'abstraction, ni à la dissertation littéraire.

Le Gymnase du Soir était tout neuf, fait pour des gens comme moi. Une passerelle offerte aux laissés pour compte du savoir qui, un jour, disent non à leur sort. Je retrouvai le bonheur – dispensé alors par Pierre-Paul Clément – des lectures guidées, des beaux textes, du sens. Avec patience, Georges Cuénod m'ouvrit au monde de l'analyse formelle. Je leur dois beaucoup, comme à ceux qui furent à l'origine du Gymnase.

Science po m'amena au journalisme. Faute d'avoir pu accéder au Droit, je *donnai* pendant des années dans la chronique judiciaire; puis j'optai pour ce qui bougeait dans la société, en Suisse, en Chine, ailleurs dans le monde en reportage, aujourd'hui aux Etats-Unis. On fait ce qu'on peut. Merci, Gymnase du Soir!

« Une volonté que ne requiert pas un cursus habituel »

Ayant décidé au terme de la scolarité obligatoire d'entrer dans le monde du travail pour gagner mon indépendance, je commençais à repérer les premiers signes d'un certain désenchantement. L'annonce par le Gymnase du Soir de l'ouverture des inscriptions annuelles fut le déclic qui m'a permis de remettre en question mes choix antérieurs et d'envisager l'avenir d'une manière différente.

Tout en travaillant à mi-temps comme secrétaire, j'ai suivi les cours de la première année sans trop m'engager, dans une position d'expectative. Cette attitude n'était pas à la mesure de l'enjeu. Je me suis donc retrouvée face à un nouveau choix: me mettre sérieusement à étudier ou abandonner mon projet. J'ai décidé de poursuivre et de m'investir pleinement. Alors seulement, je me suis rapprochée de mes camarades de cours. Ce furent trois années de franche camaraderie et de solidarité, surtout dans les moments de profond découragement vécus tour à tour par chacun d'entre nous. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que personne n'ait jamais pris l'initiative d'organiser une soirée *commémorative*! Au bout du compte, j'ai passé avec succès les examens et obtenu une maturité de type B. C'était au printemps 1971. C'était aussi le moment de faire un nouveau choix. La question de l'Université ne s'était pas vraiment posée avant l'obtention de la maturité. Intéressée par le social, je n'étais pas encore très au clair sur la voie à choisir.

Je me suis finalement inscrite à la Faculté des SSP. Entrer à l'Université fut un moment d'intense plaisir, une sorte de revanche sur le passé. Belle récompense pour ces trois années et demi d'efforts. Avec un certain respect, non dénué de crainte pour cette Institution, j'ai commencé à suivre les cours, tout en poursuivant mon travail de secrétaire à temps partiel. J'ai obtenu ma licence en été 1974 et un poste d'assistante en psychosociologie. Ce furent cinq années passionnantes, encore prolongées par deux ans de recherche dans le cadre du FNRS.

Le retour sur le marché de l'emploi s'est avéré plus difficile que prévu, en 1983 déjà! Dix ans dans le milieu universitaire ne constituent pas toujours une bonne carte de visite. Après quelques mois de chômage et de travail intérimaire dans le secrétariat, j'ai finalement été engagée, en automne 1983, comme sociologue par le Service de prévoyance et d'aides sociales, pour conduire une étude sur la régionalisation de l'action sociale dans le canton de Vaud. Devenue ensuite adjointe du Chef de Service, j'ai été responsable du secteur de l'aide sociale et de la prise en charge des requérants d'asile. Au bout de sept ans, j'ai rejoint l'équipe de l'Organisme médico-social vaudois, chargée de développer et d'organiser les services d'aide et de soins à domicile. Début 1997, je suis revenue à l'Etat de Vaud pour occuper le poste d'adjointe, responsable de la section sociale du Service des assurances sociales et de l'hébergement, poste que j'occuperai en principe encore deux ans, jusqu'à la retraite.

Arrivée à ce stade de mon curriculum vitae, je dois à la vérité de dire l'importance qu'a eue le Gymnase du Soir pour ma trajectoire professionnelle, sans oublier les nombreux soutiens qui m'ont permis d'aller jusqu'au bout. Cette démarche a nécessité un engagement personnel important; il a été fortement valorisé en retour dans la mesure où il témoigne d'une volonté que ne requiert pas un cursus habituel.

« Une véritable école de formation continue, une école de volonté »

Printemps 1972, je passe la partie écrite de l'examen de maturité commerciale tout en travaillant à mi-temps dans une banque lausannoise. En automne, je réalise l'objectif que je me suis fixé en m'inscrivant à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de l'Université de Lausanne comme auditeur, puis, dès le printemps 1973, maturité commerciale en poche, en qualité d'étudiant régulier. Parallèlement à mes études, j'enseigne alors dans une école privée les branches commerciales. En 1975, porteur d'une licence en économie mention «gestion d'entreprise», je reste une année dans le monde académique en tant qu'assistant de comptabilité générale et analytique. J'ai dès lors l'occasion de dispenser un cours d'introduction à la comptabilité générale aux actuaire et d'assurer les séances de travaux pratiques aux étudiants de première année. En 1976, j'entre à l'Ecole Professionnelle Commerciale de Lausanne. En 1977, j'obtiens le brevet d'aptitude pour l'enseignement. En 1978, le Collège d'Echallens m'offre un poste de maître de mathématiques, branches commerciales, géographie et histoire. Depuis 1985, j'assume la direction de cette institution qui accueille plus de 800 élèves secondaires du Gros-de-Vaud et emploie quelque nonante-cinq maîtres.

Le Gymnase du Soir: trois petites années dans mon cursus, mais trois belles années. De nombreux souvenirs égrènent bien sûr cette période qui m'a apporté un enrichissement personnel important. Richesse de l'expérience d'abord: les quelques jeunes, parmi lesquels j'étais, côtoyaient chaque soir des condisciples de 30, 40, 50 ans, voire plus âgés, qui assumaient déjà des responsabilités professionnelles. Richesse surtout de la diversité: le retraité, l'infirmière, l'éducatrice, le comptable, le chef de gare et quelques employés de commerce ou de banque, une ou deux mères au foyer. Voilà l'équipage qui, quatre soirs par semaine, se retrouvait à La Cité pour y suivre des cours, par plaisir, curiosité intellectuelle ou intérêt professionnel. Les leçons se déroulaient dans une atmosphère d'émulation réciproque, d'entraide et de solidarité. Le Gymnase du Soir s'est avéré une véritable école de formation continue, une école de volonté également, car cumuler études et activité professionnelle à temps partiel ou à plein temps, exige un investissement personnel important et une grande motivation. Cela n'allait pas de soi pour chacun d'entre nous. Quelques défections devaient d'ailleurs le confirmer.

Arrivant de Payerne pour m'installer à Lausanne, mon entrée au Gymnase du Soir a coïncidé avec le début de mon indépendance financière et personnelle. J'ai ainsi appris, à 19 ans, à organiser et concilier études et activité professionnelle. Le matin, je travaillais dans une banque lausannoise de 7h30 à midi, puis partageais un repas avec mes collègues. Ensuite, je regagnais l'appartement que j'occupais à Pully avec deux camarades d'études. Je consacrais mon après-midi à la préparation et à la révision de mes cours. Le soir, retour à Lausanne pour suivre les cours du Gymnase. Heureuse période qui me laisse le souvenir agréable d'une marginalité voulue. Régime certes exigeant, mais passionnant.

Exerce son métier de compositeur typographe avant d'entrer dans la publicité, d'abord auprès d'une entreprise horlogère, ensuite au service de la propagande (sic) de l'Exposition nationale de 1964, enfin dans une agence lausannoise; étudiant... un jour peut-être, mais à quel prix?

« Nous serons curieux de savoir s'il mène à chef sa formation gymnasiale »

C'est par une annonce parue dans la presse quotidienne que j'appris l'existence du Gymnase du Soir. Immédiatement, je vis là l'opportunité de poursuivre les études que j'avais toujours rêvé de faire, sans en avoir eu la possibilité, pour des questions matérielles et familiales. Marié et père de deux enfants, une telle décision n'allait pas de soi; je pris pourtant le parti d'étudier en conservant une activité professionnelle à plein temps.

Après deux semestres de cours, alors que j'avais postulé un nouvel emploi, je fus envoyé dans un centre de psychologues-conseils chargé d'apprécier ma candidature. J'y parlai, bien entendu, de mes études nocturnes; quelque temps plus tard, je pus lire dans le rapport des spécialistes consultés: «Face aux difficultés, il ne se montre ni trop tenace, ni trop endurant. Nous serons curieux de savoir s'il mène à chef sa formation gymnasiale.» Je n'obtins pas le poste convoité et restai donc dans l'agence de publicité qui m'employait. Bien entendu, lorsque j'obtins ma maturité, je m'empressai de rassurer ces fins psychologues!

A l'époque, la réaction de mon patron me déconcerta: «Je vous félicite, mais ce papier ne vous apporte rien de plus, quant à ce que j'attends de vous. J'aurais préféré que vous suiviez un cours de perfectionnement.» Je pris alors conscience que, contrairement à d'autres, je n'avais pas entrepris des études dans le but de changer d'activité ou d'obtenir une promotion, mais uniquement pour le plaisir d'étudier, pour ma satisfaction personnelle.

En outre, je me rendis très vite compte que la maturité ne représentait, en elle-même, pas grand-chose, alors qu'il m'avait fallu quatre années très pénibles pour l'obtenir. Elle n'était qu'une clé pour aller plus loin. Je n'y avais pas pensé en m'inscrivant au Gymnase du Soir. Je pris alors conseil auprès de personnes compétentes et, après de longues réflexions, beaucoup de discussions et de démarches, je me résolus à poursuivre mes études à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

Encore une fois, la décision ne fut pas prise à la légère. Il fallait effectivement garantir un revenu suffisant pour faire vivre ma petite famille. D'abord trouver un emploi à temps partiel – ce qui fut possible grâce à un patron très compréhensif, auquel je dois en grande partie ma licence –, puis obtenir une bourse d'études – qui me fut accordée grâce à la compréhension du responsable, à l'égard duquel je demeure reconnaissant.

Après plusieurs années passées dans l'édition, puis dans l'administration et la gestion, je fus appelé à faire un remplacement à l'Ecole de Commerce, devenue depuis lors le Gymnase de Beaulieu. Je pris beaucoup de plaisir à cette expérience; je décidai alors de poursuivre ma carrière dans l'enseignement et je suivis à cet effet les cours du Séminaire pédagogique.

Après quatre ans à Beaulieu, je fus nommé au Gymnase Auguste Piccard (anciennement le CESSRIVE) pour créer une nouvelle filière, la section économique. Quelques années plus tard, un collègue me demanda de lui succéder au Gymnase du Soir. J'acceptai sa proposition avec enthousiasme. La boucle était bouclée.

« Dans la ville des reines de Bohême, au confluent de l'Elbe et de l'Orlice »

14 mars 2005. Le train file à travers la campagne en cette fin d'hiver qui se prolonge. Dans deux heures je serai à Prague pour un déjeuner à l'Ambassade du Canada en l'honneur d'une écrivaine québécoise. Le train file et je pense à ce texte que je devrais avoir envoyé et qui n'arrive pas à prendre forme. Comment parler de soi? Comment évoquer des années si riches que je ne les ai pas vu s'écouler?

Septembre 1961. L'autobus s'éloigne en direction de la Place Chauderon; je continue à pied par la rue de l'Alle, la rue St-Laurent, le Grand-Pont, jusqu'au Passage St-François, pour atteindre le Centre européen Langue et Civilisation de Lausanne. Quatorze ans durant j'ai emprunté ce trajet, en regardant chaque fois avec un battement de cœur la Cathédrale. Je ne savais alors pas que, pendant quatre ans, j'allais monter vers elle, souvent quatre à quatre par les Escaliers du Marché, pour assister aux cours de professeurs auxquels vont toute ma reconnaissance pour la formation d'esprit qu'ils m'ont donnée. Toutefois, avant de franchir les portes de l'Université il me fallait passer le préalable de Lettres. La préparation assurée par le Gymnase du Soir m'avait été recommandée; les exigences étaient grandes, mais elles permettaient d'atteindre le but que l'on s'était fixé et c'est sans aucun doute le plus beau résultat pour un établissement de formation.

Août 1979. La *brouette* m'emmène vers Echallens, vers un établissement secondaire moderne en pleine campagne! Intégrée à un corps enseignant soudé, titularisée, c'est avec enthousiasme que j'encourage mes élèves à réaliser des films en anglais, à travailler sur projets dans le cadre du français, à développer leur personnalité. Le plaisir d'enseigner. Jusqu'au jour où... la Tchécoslovaquie cherche des formateurs pour l'enseignement du français.

Fin juillet 1990. Une voiture file à travers la campagne en direction de Hradec Králové. Pendant trois semaines, je vais animer un séminaire de formation continue pour les enseignants de Bohême orientale. La voiture est pleine de matériel, car le recteur m'a prévenue: «nous n'avons rien en français». En 1991, la voiture reprend la même route pour deux semaines. En 1992, j'obtiens un congé d'une année pour ouvrir une section de français à la Faculté de Pédagogie de Hradec Králové. Un vent de libéralisation souffle dans toute la Tchécoslovaquie et il est exaltant de participer à cette marche en avant de tout un pays.

Treize ans ont passé, treize ans de bonheur auprès d'un compagnon attentionné, de ses enfants, nos enfants, et de nos petits-fils, dans la ville des reines de Bohême, au confluent de l'Elbe et de l'Orlice, au cœur d'une région de forêts et de châteaux. Le français est désormais bien présent à Hradec Králové et dans sa région; on y vient à l'occasion des Journées de la Francophonie, des soirées-club du jeudi soir qui réunissent tous ceux qui veulent parler français, chanter en français, rire entre amis. L'année dernière Jean-Luc Bideau nous présentait *L'Echappée belle* de Nicolas Bouvier; demain je recevrai Anne Cuneo, invitée par l'Ambassade de Suisse pour nous parler des événements qu'elle a vécus en 1968 et qu'elle relate dans son roman *Prague aux doigts de feu*.

La boucle est bouclée, une Lausannoise reçoit une Lausannoise, dans la ville qui l'a adoptée et à laquelle elle a transmis sa passion pour la langue française.

« La capacité de s'adapter n'est pas très éloignée de la capacité d'être heureuse »

J'avais 26 ans, je n'avais pas de maturité, je venais d'ailleurs, je voulais habiter le monde dans le bassin lémanique, vivre ici, être d'ici. Je voulais être médecin, exister par moi-même, construire quelque chose qui n'appartiendrait qu'à moi et en même temps m'occuper de ma famille, être une vraie mère, une vraie épouse. Etre aussi pour les autres. Que faire?

Le Gymnase du Soir s'imposait. Il me permettait de finir ce que j'avais commencé sept ans plus tôt au Gymnase alémanique de Bienne. Le premier soir a été comme tous ceux qui ont suivi: j'arrivais en courant juste pour 18 heures 30, le repas de famille préparé, la tête déjà dans les cours. Je rejoignais les autres, oubliant tout sauf la classe et ce que nous allions découvrir. Vers 22 heures, retour à la maison: notre fille dormait, la vaisselle était faite; Charles m'attendait en travaillant ou en lisant. Ainsi, jour après jour, pendant un peu plus de deux ans interrompus par une grossesse, entrecoupés par les choses de la vie.

Quelle belle époque: l'apprentissage de la vie se mêlait à l'apprentissage du savoir, la découverte des autres avec la découverte de connaissances nouvelles. Chacun d'entre nous avait une histoire, sa trajectoire, son autonomie, ses projets. Chacun était différent; mais nous nous retrouvions le soir, complices, pour partager l'espace d'un instant la vie de notre petite classe, un goût pour l'avenir et parfois un pot joyeux à l'Evêché.

Une fois la maturité acquise, le reste a suivi presque naturellement, comme tracé: études de médecine, spécialisation en médecine interne, endocrinologie et diabétologie au Centre Hospitalier Universitaire Vaudois, médecin chef de l'hôpital de la Côte pendant quatorze ans. Bref, l'hôpital, les patients avant tout, beaucoup de joies, quelques peines. Et toujours avec moi, comme un viatique le souvenir de la Mercerie, la reconnaissance constante pour une institution qui avait su s'intéresser aux plus âgés, aux atypiques, aux différents qui en tâtonnant, hors de la voie royale s'essayaient à la vie.

C'est à la Mercerie que j'ai compris qu'il y a toujours plus de solutions que de problèmes; c'est là que j'ai appris que la capacité de s'adapter n'est pas très éloignée de la capacité d'être heureuse; c'est au Gymnase du Soir que j'ai vu tous les jours le droit de savoir se transformer en désir d'apprendre.

« Faire carrière, c'est se construire au gré des opportunités »

Maturité en poche, j'ai entamé des études en psychologie et obtenu une licence en orientation scolaire et professionnelle, puis, en cours d'emploi, un master en économie publique à l'IDHEAP. Dernièrement, j'ai terminé une formation certifiée en coaching. Autant d'étapes qui ont enrichi ma vie tant sur un plan personnel que professionnel. Au fur et à mesure que les chemins se sont présentés, j'ai saisi les occasions de les emprunter, toujours prête à découvrir de nouvelles activités et à assumer de nouvelles responsabilités.

Le Gymnase du Soir a d'abord été un projet de couple. A deux, c'est plus facile; le partage d'un quotidien fait de travail et d'études permet d'affronter plus sereinement les moments de doute. On sait de quoi on parle! On se soutient et on s'encourage mutuellement. Si le Gymnase du Soir a été l'un des ciments de mon couple, la stimulation que représente un tel partage m'a également aidée à dégager les éléments fondateurs de mon propre projet professionnel. Il en a été de même pour mon époux.

Première étape de ce compagnonnage intellectuel et affectif, le Gymnase du Soir m'a donné l'impulsion nécessaire pour concrétiser mon envie de connaître et de savoir. La maturité fédérale a été pour moi une ouverture vers des *possibles*. Les études de psychologie me paraissaient correspondre au mieux à mon intérêt pour autrui, à mon souci de le comprendre et, ce faisant, de l'aider. Le domaine de l'orientation m'a permis de valoriser mes expériences professionnelles antérieures. S'intéresser au fonctionnement de l'âme humaine, à l'évolution des parcours de vie, des valeurs qui y sont attachées, c'est aussi apprendre à se connaître soi-même. Ce chemin m'a également amenée à construire mon propre itinéraire et à progressivement illustrer, en quelque sorte, le concept de *l'orientation tout au long de la vie*.

Devenue psychologue et conseillère en orientation scolaire et professionnelle, j'ai reçu, dans la confidentialité, des ébauches de destinées similaires à la mienne, des histoires de vie en gestation, beaucoup de questions et d'incertitudes. J'ai pu accompagner ces personnes dans l'élaboration de leur propre projet, dans la synthèse entre leurs aptitudes, les possibilités de formation et les exigences du monde du travail, en tenant compte – autant que faire se peut – de leurs aspirations.

Choisir une formation est une première étape; ce n'est pas forcément un choix pour la vie. Faire carrière, c'est se construire au gré des opportunités qu'il faut saisir. Nommée à la tête de l'Office cantonal d'orientation scolaire et professionnelle à fin 1998, j'ai quitté le terrain de la consultation pour me frotter aux exigences d'une fonction directoriale. La conduite de projets, la mise en œuvre de changements, la gestion de la complexité et de l'imprévu ont succédé à l'activité de conseil.

Le Gymnase du Soir m'a aidée à concrétiser des aspirations et des valeurs au fur et à mesure de mon évolution personnelle et professionnelle et à m'investir dans des projets motivants. Les soirées à La Cité ont été un tremplin vers mon autonomie, la clé de mon épanouissement intellectuel, nourri par mon intérêt pour les personnes et par ma curiosité pour le monde dans lequel nous vivons.

Muni d'un diplôme de commerce, expérimente tour à tour les relations commerciales de proximité (garçon de café), la haute administration (au Service des automobiles) et le bitume (chauffeur de taxi); décroche une maturité commerciale, tente la voie du préalable Lettres avant d'opter pour celle de SSP.

« Les bistrots étaient nos Académies, la rue le décor de nos exercices de style »

C'était un temps de vie approximative. Autour de moi, personne n'était rien, n'avait de statut, de projet. Ça valait mieux ainsi: le vent de l'Histoire, – croyions-nous, croyais-je – soufflait sur Lausanne, ville sans mer, mais pas sans tempête. Deux ans auparavant, une foule compacte de 5000 personnes avait réclamé, sur l'air des lampions, la démission de son syndic, historien modeste et futur Conseiller fédéral. D'un jour à l'autre, tout pouvait basculer, le monde pouvait changer de base. N'être rien ou pas encore grand-chose – étudiant, intermittent du petit boulot, citoyen soldat en attente de conscription – était donc le plus sûr moyen d'être un jour peut-être Mirabeau, Robespierre ou Danton. En ce temps-là, on disait plutôt Marx, Lénine, Mao; les bistrots étaient nos Académies, la rue le décor de nos exercices de style. Mais rien ne changeait, ne changeait assez vite.

La rencontre, un soir, d'une passionnée des livres changerait le cours de mon histoire. Elle me convainquit de la rejoindre dans le lit de ses austères lectures. Toutefois je n'avais pas l'énergie des autodidactes. Il fallait pour qu'écluse cette vocation tardive, la contrainte d'un but et celle d'un lieu. Ce fut le Gymnase du Soir, siège du savoir bourgeois comme disait la vulgate du crétinisme révolutionnaire.

Trois longues années, interrompues plusieurs fois par une carrière militaire que je mis un point d'honneur à contrarier. Pourtant ce retour à l'école n'en était pas un. Autour de moi, des gens toujours plus âgés que moi, jonglaient tant bien que mal avec leur double vie: travailleurs le jour, cultivant l'espoir, le soir, d'une seconde chance que leur offrirait l'Université. C'était l'école du gai savoir, des répétitions fiévreuses et presque toujours faites en groupe, avant les examens.

Mes professeurs étaient souvent ceux que j'avais eus auparavant à l'Ecole de Com'. Ils étaient surpris de me revoir, assis cette fois au premier rang, moi qu'ils avaient toujours vu au fond de la classe, à ressasser mon ennui. Eux aussi étaient métamorphosés. Ces passeurs du savoir clandestin n'avaient pas souvent des publics aussi avides et attentifs. Il y avait aussi ceux dont les écoles diurnes ne voulaient pas. Des dissidents, sans doute, ... n'est-ce pas, Anne Cuneo, lumineuse professeur de français?

A l'Université, mon passé de rescapé de l'échec scolaire m'a souvent valu des commentaires admiratifs autant qu'étonnés. L'Ecole républicaine, égalitaire, celle qui sanctionne le mérite, celle où l'on va pour s'élever, existe donc. Devenu journaliste, je reste confondu par le récit de ceux qui, ayant commencé leur vie sur un chemin qui semblait tout tracé, en ont changé. Le Gymnase du Soir est une école de la liberté; mais pourquoi faut-il alors que la liberté s'exerce de nuit, après l'heure de fermeture des bureaux?

« Je zonais, comme on dit... »

Une amie me parle du Gymnase du Soir en 1974. L'Institution cherchait une secrétaire. J'ai eu la chance d'être engagée pour ce poste et acceptée comme élève. Ce projet arrivait à point nommé! Je zonais, comme on dit, et ne fréquentais que des gens aussi peu motivés que moi. La filière préalable m'a permis d'éviter les mathématiques qui m'avaient déjà joué de mauvais tours au bac avec, à la clé, une bifurcation imposée vers l'Ecole de Commerce. Je peux enfin envisager sérieusement des études en Sciences humaines. J'en avais rêvé et le projet se concrétise à un moment où je ne savais que faire de ma vie. Seule certitude, je ne voulais pas passer de longues années dans une profession qui ne m'intéressait guère.

L'Université, elle, m'apportera ce que j'en attendais. Des ouvertures et des outils d'analyse des comportements. Entre science politique, ethnologie et sociologie, je me suis vraiment épanouie. Ce constat, je le fais aujourd'hui avec un recul suffisant. Mes études furent-elles ma thérapie? Peut-être! Elles m'ont en tout cas donné désormais suffisamment de confiance en moi pour entreprendre ce que je voulais. Mes choix de formation et de profession n'ont été guidés que par mes envies et jamais dans une perspective carriériste.

Trente ans plus tard, je constate que je ne me suis plus jamais ennuyée. J'ai le sentiment d'avoir toujours la même fraîcheur d'approche des gens et la même envie d'entreprendre des projets en tout genre. A commencer par les études, rien n'a été facile, mais tout s'est toujours arrangé. Il est vrai, ma nouvelle vie a eu raison d'un mariage conventionnel, mais on ne peut tout réussir. Ma trajectoire professionnelle – assistante de recherche, enseignante et journaliste – s'est enchaînée tout naturellement. A l'heure des choix, je suis toujours allée là où j'avais le sentiment qu'on attendait quelque chose de moi. Je me suis laissée guider par mes intuitions et je suis montée dans les trains qui passaient.

L'enseignement a satisfait ma soif de communiquer, d'ouvrir des fenêtres sur la vie. Je l'ai poursuivi longtemps au Gymnase du Soir notamment. Je connaissais les attentes de ces grands élèves. Puis, mon envie d'écrire est revenue. Un quotidien m'a donné ma chance par la petite porte. Je suis encore dans le métier et peux, aujourd'hui, vulgariser un domaine plutôt spécialisé: les beaux-arts et la culture en général.

Si j'ai mis ma vie privée entre parenthèses pendant mes études, à 44 ans, j'ai saisi une nouvelle opportunité. Je me suis lancée dans une aventure sur laquelle j'avais fait une croix. Je me suis remariée et nous avons adopté deux fillettes qui sont aujourd'hui adultes. Que dire seize ans après, sinon que le Gymnase du Soir a été une étape déterminante de ma vie. Il m'a donné les moyens d'être moi-même.

« Comme le savoir nous semblait alors sacré ! »

Le mystère des rencontres,... pourquoi notre vie a-t-elle pris une direction inattendue ou à l'opposé de ce que nous imaginions? Tout notre parcours est jalonné de rencontres qui ont radicalement transformé le cours de notre existence. *Notre*, car depuis le début de notre union, même si en plaisantant nous disions être *Ein Stein*, faisant toujours face, ensemble, d'un seul bloc, nos deux parcours se sont construits en parallèle. Nous avons toujours tout fait ensemble, pour des résultats fondamentalement différents, et c'est l'une de nos richesses.

«Toi, tu es fait pour être prof!». Cette affirmation, d'un ami qui nous connaissait sans doute mieux que nous ne le supposions alors, nous avait bien fait rire. En ce temps-là, nous étions branchés *commerce*. Mais le hasard nous a fait découvrir le Gymnase du Soir et son préalable en Lettres. Soudain les obstacles s'écartaient de notre chemin: plus de maths, pas de branches *scientifiques* à bachoter, mais des matières à étudier pour le plaisir,... la littérature, la philosophie, l'histoire, les langues.

Le Gymnase du Soir fut l'un des ciments de notre couple. La période fut unique en enrichissements et en enthousiasmes intellectuels. Comment ne pas se souvenir de celui qui ouvrit pour nous une multitude de fenêtres sur la littérature, nous faisant partager les émerveillements et les découvertes de ses relectures. Cet homme d'exception, d'une modestie touchante et d'une sensibilité extrême, c'est Jean-Charles Potterat. Il nous a marqués, il nous a captivés, il nous a fait apprécier la littérature; son regard portait bien au-delà des mots... Nous pensons à lui avec reconnaissance et tendresse. L'écho de sa voix résonne encore en nous, mêlé au son des 33 tours que nous empruntions à la phonothèque de Rumine pour préparer *Le Cid* ou *Cinna*... Comment oublier le silence feutré de la grande salle de la BCU et l'odeur particulière des livres anciens? Comme le savoir nous semblait alors sacré!

L'important ce n'est pas le but à atteindre, mais le chemin que l'on suit pour y arriver... Goethe avait raison! Le but, l'Université... Après le chemin du préalable –les cours de qualité, les rencontres avec d'autres étudiants aux parcours si différents, mais eux aussi avides de savoir et passionnés– le passage à l'Uni fut rude, les déceptions énormes,...nous attendions tellement de l'*Alma Mater* au ticket d'entrée si chèrement acquis.

Même si les voies suivies furent détournées, la vie nous a finalement conduits là où nous devons être: l'un dans l'enseignement, s'efforçant de faire aimer à des cohortes de Romands rétifs que, *Im Falle eines Falles*, l'allemand peut se décliner de multiples façons, l'autre dans un institut de formation.

Peut-être idéalisons-nous les souvenirs, mais le temps du Gymnase du Soir demeure en nous, vivace et joyeux. Aussi est-ce avec un peu de nostalgie et un certain amusement que nous voyons, trois ou quatre soirs par semaine, notre fils prendre le chemin du... Gymnase du Soir, pour y préparer son préalable en Lettres.

Lui – **Silvio AMSTAD** –, venu de Zurich pour apprendre le français, enseigne l'allemand, mais se passionne pour le chinois.
Elle – **Francine AMSTAD** –, voulait vivre à Zurich, ne plus jamais entendre parler d'enseignement; travaille dans un institut de pédagogie.

« Le travail en solitaire ne me convenait guère »

Qu'allais-je faire dans cette galère? Cette question n'a pas cessé de m'habiter tout au long de la première soirée passée au Gymnase du Soir. La salle de cours qui accueillait la volée était bondée à tel point que les chaises disponibles n'avaient pas suffi. Il avait fallu recourir à des sièges supplémentaires pour asseoir tous les participants. L'atmosphère m'avait semblé assez réfrigérante, augmentant encore ma timidité naturelle. J'avais quitté le monde étudiant depuis quelques années et je l'imaginais plus convivial. J'ai composé. Curieusement, au fil des semaines, le nombre de participants s'était considérablement réduit. Au moment de passer les examens, nous n'étions plus qu'une dizaine de candidats.

J'avais commencé ma préparation au préalable de façon autonome. Le travail en solitaire ne me convenait guère; j'ai donc suivi les cours du Gymnase du Soir pendant une année, ce qui a dynamisé mes chances de succès. L'enseignement dispensé était bon et les conseils judicieux, quand bien même je ne les aurais pas toujours suivis. Ainsi, après avoir corrigé ma dernière dissertation, le professeur de français avait écrit sur ma copie: «On est tout près du suffisant quant à la méthode et l'interprétation est consistante. Courage!» Pressée d'aller de l'avant, je ne pouvais plus tenir compte de cette remarque: je m'étais inscrite aux examens et... je les ai réussis! L'année passée au gymnase m'a donné le sentiment d'avoir fait un sérieux pas en avant, de m'être enrichie, si bien que j'ai hésité à en rester là. Toutefois, la discipline que je m'étais imposée pendant deux ans, tant au point de vue travail que financier, a eu raison de mon indécision. Immatriculée à l'UNIL, j'ai suivi les cours de SSP jusqu'à l'obtention de ma licence. La troisième année d'études a été la plus heureuse, celle où je me suis sentie le plus en adéquation avec l'environnement académique. Je l'ai prolongée par un travail personnel sur Rosa Luxembourg, ... une femme, une des premières en politique à avoir fortement marqué son époque! Mon mémoire de licence sur cette militante jusqu'au-boutiste a mis fin à mes études. L'envie de les poursuivre restait bien présente, mais, à plus de trente ans, il était temps de me réinsérer dans la vie professionnelle.

Je l'ai fait, à pas feutrés. J'ai fêté cette année mes vingt ans d'activités dans l'administration communale lausannoise, où je suis entrée en tant qu'auxiliaire à la Direction de la Sécurité sociale en 1985. Après trois mois, j'ai été engagée à l'Administration générale, une direction à laquelle j'appartiens toujours. Depuis quelques années, j'occupe un poste d'adjointe administrative au Service des études générales, chargée de coordonner les relations avec les institutions à caractère touristique.

Jamais je n'ai regretté d'être entrée au service de la collectivité, même si les fonctionnaires font souvent figure de mal aimés, en particulier lorsque la conjoncture économique n'est pas favorable. Travailler dans le service public reste une manière de se mettre au service des citoyens, des partenaires de l'Etat – ou de la Commune – et d'apporter sa contribution, aussi faible soit-elle, à la conduite des affaires publiques. Certains entrent en politique pour défendre une vision de la société, d'autres assurent, du mieux qu'ils le peuvent, l'application et le respect des décisions prises. Une tâche non négligeable en démocratie!

« La fin de chaque escalier n'est que le début du suivant »

Mais qu'est-ce que je fais ici? En cette soirée d'octobre, je suis au milieu d'une foule remuante, serré de toute part, compressé même. De petite taille, je ne vois rien; je ne connais personne. Je n'entends que le brouhaha ambiant; j'attends avec impatience que quelqu'un veuille bien mettre fin à cette joyeuse débandade. Je m'isole dans un monde de silence et repense aux raisons qui font que je suis là, à Lausanne, au Gymnase du Soir. Je viens de Vallorbe. Dans la petite cité du fer, l'horizon n'est pas des plus bleus. Je n'y vois pas vraiment mon avenir. Il me semble être bouché par des gens inamovibles et par d'autres encore inconnus qui connaissent les premiers. Je ne vois qu'une échappatoire, l'Université. Pourquoi n'ai-je pas passé ma maturité à Beaulieu, comme la plupart de mes compagnons d'école? Manque d'envie, manque de travail, trop peu mature?

Soudain c'est l'éclair, un visage connu, souriant accompagné d'autres visages. Je m'immisce dans le groupe et commence à discuter et déjà, à entrevoir d'autres horizons. Je sais que je vauds quelque chose, c'est l'occasion de le prouver et de pouvoir continuer.

Mariage, premier enfant et trois années au sein de la faculté des HEC, entre cours et travaux sur les chantiers pour garantir une indépendance financière. Contrairement à ce que jeunesse pensait, les diplômes obtenus ne sont qu'une prémisse de preuve que leur titulaire est capable de faire un effort à un moment donné; que la fin de chaque escalier n'est que le début du suivant et qu'il s'agit de ne pas s'arrêter trop longtemps sur les paliers.

Enfin le premier emploi post-universitaire. Dans la vente. Trouvé et pris trop vite, mais pressé par une situation familiale déjà bien établie. Une telle précipitation sera une erreur: je n'étais pas dans mon élément. C'est donc le cœur léger que j'ai quitté ce domaine pour le secteur immobilier. Là, pendant près de quinze ans, je me suis exprimé dans toutes les facettes du métier, du festival technique à la ronde des chiffres; j'ai conforté mes convictions, issues de mes études, sur l'importance de la formation continue, la recherche de la mise en commun des compétences, le travail d'équipe, la recherche de l'excellence du groupe, plus importante que la suprématie d'un seul, la confrontation des idées pour avancer. Et puis,... la proposition amusante de contrôler, dans le cadre de mes mandats, les comptes du Gymnase du Soir.

Est-ce que la boucle est bouclée entre le moment où j'entre dans l'institution qui a prédéterminé mes activités dans les domaines des chiffres et de la finance et celui où j'exerce ces acquis au sein même de cette institution? Je ne crois pas. Si les différents moments de mon existence ont été forts, intenses parfois, je suis conscient que dans le monde de mouvance dans lequel nous sommes, rien n'est jamais définitif, tant dans le domaine professionnel que dans celui des rapports humains. Alors pourquoi devrais-je aujourd'hui me souvenir du Gymnase du Soir? Sans doute parce que cette institution m'a fait découvrir la volonté de faire des efforts, de décider de changer le cours de ma vie, de partir. Peut-être que certains n'ont pas besoin de ce déclencheur pour faire un tel chemin; moi j'ai choisi cette voie; elle m'a ouvert des horizons et m'en ouvre encore chaque jour.

« A aucun moment, je n'ai songé à mon avenir académique »

Quelques semaines avant les examens de maturité, la direction du Gymnase du Soir informe les candidats qu'ils doivent s'inscrire dans une faculté: panique à bord! Je prends conscience qu'à aucun moment des années intenses passées à la Mercerie, je n'ai songé à mon avenir académique. L'espace d'un week-end, je téléphone à mes amis de collège qui ont terminé leurs études depuis deux ou trois ans. Mon choix se porte rapidement sur l'économie forestière, seule formation me permettant de rester dans le domaine du bois sans m'expatrier. Je passe quatre années à m'ennuyer à Zurich, non pas à cause de la ville qui est belle et grouillante, mais parce que je dois subir les lenteurs de l'enseignement magistral de l'EPFZ d'alors et partager mon temps entouré d'étudiants assez peu motivés. Grâce au rythme de travail acquis au Gymnase du Soir, je peux facilement suivre les cours à temps partiel et gagner ma vie.

En 1986, Delphine naît de mon union avec Catherine, avec laquelle je partage toujours ma vie depuis vingt-six ans. La même année, j'obtiens mon diplôme d'ingénieur forestier. Je rentre immédiatement de Zurich, pour aller travailler dans un bureau d'ingénieur à Bercher, où j'ai le privilège de découvrir la Suisse romande et les grands chantiers forestiers d'alors.

Deux ans plus tard, je deviens indépendant, soucieux de me spécialiser dans un domaine qui m'intéresse plus particulièrement: l'interface entre la forêt et le bois. Malgré mon manque d'expérience, j'embrasse mon nouveau statut avec enthousiasme et une certaine réussite. Il faut bien avouer que la fin des années huitante est une pure folie. Je me souviens avoir travaillé nuit et jour tout en refusant régulièrement des mandats. En 1989, Sophie pointe le bout de son nez. Cette deuxième naissance représente une motivation supplémentaire pour faire marcher mon petit bureau, dont je suis à la fois le PDG, le directeur, l'ingénieur, le secrétaire, le chauffeur et l'homme de ménage.

En 1990, alors que mon carnet de commandes est complet, le Centre dendrotechnique au Mont-sur-Lausanne me fait des offres et... je les accepte. Dès lors, je change mes salopettes de technicien contre le veston de l'expert en *Sitzungen*. Le menu de mes journées est invariablement composé de déplacements et de séances bilingues. Je redécouvre, si besoin était, la délicate alchimie de la cohabitation est-ouest en Suisse.

En 1994, les affaires vont mal dans le domaine de la construction. Je fais mes offres à l'Etat de Vaud pour le poste d'inspecteur des forêts du Pays-d'Enhaut. Bingo! Ma candidature est retenue et je change totalement d'existence du jour au lendemain. Nombreux trajets en voiture, très longues marches en montagne constituent mon quotidien. Hélas, le déplacement de ma petite famille n'est pas envisageable. Je me mets donc à la recherche d'un autre travail.

En 1996, je suis engagé par la Ville de Lausanne en qualité de Chef du Service des forêts, domaines et vignobles. Une fois encore, c'est pour moi un changement de vie radical. Même si parfois les conditions de travail sont un peu rigides, c'est bien à ce poste que j'ai fait les travaux les plus exigeants et les plus intéressants de toute ma carrière. De plus, les qualités acquises au Gymnase du Soir sont des plus utiles à l'heure où les administrations publiques sont plutôt mal considérées. Elles vont de la curiosité à la rigueur, en passant par le pragmatisme et la volonté.

« Des charnières du temps, des passages qui ouvrent sur d'autres mondes »

Cher Soir,

Pour moi, tu as toujours été attirant, pas seulement à cause de tes effets crépusculaires parfois un peu, comment dire, tape-à-l'œil, avec leurs embrasements du ciel, mais parce que j'aime la nuit et ses sortilèges et que tu en marques l'arrivée. Je ne dénigre pas le matin, célébré à outrance par une kyrielle de chansonnettes et de poèmes: l'aube, le jour nouveau, hardi petit et au boulot! Mais combien toi, à mes yeux, tu es infiniment plus mystérieux, plus riche.

Je t'apprécie aussi du fait qu'une large part de mon existence est consacrée au théâtre. Mais oui, tu sais, cette drôle de chose que les hommes pratiquent depuis des millénaires: des gens se réunissent pour écouter d'autres gens leur raconter des histoires, la vie, l'amour, la mort et ainsi de suite. Si tu voyais ces moments dans les salles où le public est amassé et où s'éteignent les lumières, juste avant le début du spectacle! Chaque fois j'en éprouve de l'émotion, parce que ces instants te ressemblent: ce sont des charnières du temps, des passages qui ouvrent sur d'autres mondes.

A propos d'ouvrir sur d'autres mondes. Sais-tu, Cher Soir, que j'ai eu le privilège de fréquenter ton Gymnase? Oui, car figure-toi que dans une ville étagée sur les rives du Léman, un gymnase porte ton nom. C'est te dire à quel point nous autres, pauvres mortels, te tenons en haute considération. As-tu jamais entendu parler d'une université du matin ou d'une école de l'après-midi? Mais attends! Ne te méprends pas! Dans ce coin de la planète, un gymnase n'est pas une salle où se réunissent lutteurs et lanceurs de javelot. Que nenni! C'est une école secondaire, qui permet ensuite d'aborder des formations de haut vol. En plus de nos journées de travail, nous allions donc nous pencher sur quelques phrases de Virgile, considérer d'un œil perplexe les tables de logarithmes, nous casser la tête avec les verbes irréguliers allemands ou écorcher sans vergogne la langue de Shakespeare. Entre autres joyeusetés. Après tout, ce n'était que donner forme à un principe de vie que j'affectionne: on peut apprendre toujours et tout le temps. Et là me reviennent en mémoire, furtivement, les visages, les présences, la générosité des profs et des camarades.

Tu rends bien des choses possibles, Cher Soir. Même qu'un type comme moi fréquente l'Université. Et tant d'événements inattendus, surprenants! Ecoute cette anecdote... Il fait déjà nuit. Je sors des cours de ton Gymnase et traverse le quartier de La Cité. Soudain un homme m'aborde. Il a quelque chose à me demander. Comme toujours dans ces cas, on a d'abord tendance à se méfier. «Voilà, me dit-il, je suis en cure de désintoxication. J'ai retrouvé des copains, on a bu un coup, juste un petit coup, rien de grave. Mais quand je vais rentrer, tout à l'heure, ils vont me faire un test d'urine...» Il a une petite bouteille en plastique avec lui, se tient près des W.-C. publics. Pas besoin d'un dessin. Je m'exécute, avant de retourner chez moi, la vessie légère.

Cher Soir, sous ta cape se déroulent décidément bien des prodiges.

Surtout, ne manque pas de m'en faire connaître encore!

Avec ma reconnaissance,

R. Z.

« Gymnaste de l'esprit au lieu du corps »

Chacun a bien sûr vécu des instants particuliers réorientant son parcours de vie. En ce qui me concerne, un de ces moments privilégiés fut en lien avec le Gymnase du Soir.

La vingtaine conquérante, après avoir pratiqué de multiples activités et rêvé de projets épanouissants, j'étais convaincu que ma voie professionnelle devait être le métier de prof de gym qui alliait la pratique d'activités physiques et l'éducation pédagogique. Il me fallait donc franchir la passerelle menant du gymnase à l'Université et, à l'époque, le Gymnase du Soir me semblait idéal.

Fort de ma conviction, je sollicitai un entretien avec le directeur pour lui faire part de mon projet. Long entretien... informations sur les filières universitaires... échanges sur la société... être acteur impliqué... Mon interlocuteur situa la réflexion de façon absolument neutre, mais cet échange fit germer en moi une nouvelle conviction, peut-être préalablement enfouie dans les méandres de mon cerveau. J'étais absolument sûr, à l'issue de la discussion, que ma voie serait la recherche de la compréhension des rapports entre les hommes... et que la sociologie pouvait y répondre.

Ainsi, un jour, j'étais entré prof de gym dans l'auguste bâtiment de la Mercerie pour en ressortir une heure après sociologue. Une lubie de plus pour ma famille et mes amis! Pourtant, après d'excellents moments conviviaux, nourris d'échanges intellectuels et récréatifs avec mes pairs du Gymnase du Soir, j'obtins mon diplôme en Sciences Sociales et Politiques à l'Université de Lausanne. Je devins rapidement professionnel de l'intervention sociale auprès des réfugiés, puis des bénéficiaires de l'aide sociale.

Aujourd'hui, Chef de projet de recherche, responsable des prestations de l'aide sociale vaudoise et du revenu minimum de réinsertion à l'Etat de Vaud, j'ai conservé la conviction du privilège de pouvoir être impliqué dans l'analyse et les orientations souhaitées pour une régulation équilibrée et harmonieuse des relations entre les gens.

Le Gymnase du Soir aura indéniablement été un des lieux mystérieusement exceptionnels à partir desquels un destin individuel se profile. Encore pleinement satisfait de mes activités actuelles après tant d'années, je ne peux qu'être reconnaissant à cette institution de la chance qu'elle m'a offerte et que, je l'espère, d'autres sauront saisir.

Le Gymnase du Soir m'a fait gymnaste de l'esprit au lieu du corps, mais les deux sont conciliables.

« Comprendre mieux les rapports de force dans la société »

Un dimanche à la plage et un concierge grincheux. Lorsque je me remémore les débuts du Gymnase du Soir, ce sont les premières images qui me viennent à l'esprit. Dans les coulisses du collège de la Mercerie, le concierge défendait la propreté avec une telle ardeur qu'il fallait filer doux. Le dimanche à la plage, c'est à Lutry où, récemment inscrite et enthousiaste, je posais ma serviette et mes bouquins à côté d'une jeune femme qui venait d'échouer son préalable: elle s'attacha à me décrire toutes les embûches au-devant desquelles je me précipitais.

Toutefois le besoin et l'envie d'apprendre étaient très forts. Pour être honnête, le pari lancé avec une amie de réussir ce défi à deux les renforçait! Des moments de grâce, mais aussi de découragement, ont émaillé cette année. Des amitiés indéfectibles se sont nouées au gré des cours, selon les matières enseignées, et des soirées.

Suivirent trois années à la Faculté des Sciences Politiques. Après l'effort fourni pour obtenir le sésame tant convoité, elles ont marqué ma vie d'une parenthèse de bonheur, même si, nettement plus âgée que les autres étudiants, je n'avais ni les mêmes attentes, ni les mêmes conditions de vie. Héritée des mouvements militants des années septante, mon envie d'étudier consistait à vouloir comprendre mieux les rapports de force dans la société. Comme j'ai pu réaliser ce rêve grâce à une bourse d'études, il me paraissait naturel de mettre mes compétences au service du public, en quelque sorte un retour à celles et ceux qui m'avaient permis d'entreprendre cette aventure.

Une année à l'Institut des Hautes Etudes en administration publique en qualité d'assistante en politique communale a suffi pour me faire comprendre que le monde académique ne me séduisait pas autant que celui de la pratique. Je me suis donc tournée vers l'administration communale lausannoise où j'ai eu la chance d'être engagée pour un mandat d'une année. C'était en 1987, j'y suis toujours. Après m'être occupée de politique immobilière et de solidarité internationale, j'ai eu le plaisir d'accompagner la Syndique Yvette Jaggi pendant sept ans. Aujourd'hui, j'assume la responsabilité de la formation du personnel.

Je considère comme un véritable privilège d'avoir pu bénéficier de la formation du Gymnase du Soir à un moment décisif de ma vie. Les professeurs affichaient leur plaisir et insistaient sur le caractère indispensable de cet enseignement pour eux; or, c'était un cadeau pour tous les partenaires,... un cadeau pour moi qui, pour des raisons financières, n'avais pas suivi le cursus traditionnel, et dont le mariage et les enfants semblaient bloquer toute aspiration vers le développement personnel.

Ainsi, grâce à mon passage à la Mercerie, j'ai pu réaliser mes choix d'études et de travail. J'y ai (ré)appris le goût d'apprendre qui ne m'a plus jamais quittée.

« Je n'aurais pas écrit de livres, moi qui ne savais que les lire »

Lors d'un voyage à Saint-Pétersbourg, j'ai visité, une fois encore, toujours ébloui, le musée de l'Ermitage. Là, je me suis arrêté dans la salle des Rembrandt où un tableau en particulier a captivé mon regard, éveillant je ne sais quel souvenir diffus: *Le Retour de l'enfant prodigue*. Tout récemment, j'ai retrouvé la reproduction de cette œuvre en feuilletant par hasard un livre d'art et le souvenir est revenu, plus fort, plus précis. Quelque chose dans le thème biblique, dans les personnages et dans l'atmosphère me ramenait à un lointain passé.

J'ai souffert d'une éducation peut-être trop rigide, fruit d'un jésuitisme qui me semble avec le recul bien peu miséricordieux. Très tôt, j'ai quitté l'école, rejeté tout apprentissage, contesté l'autorité des maîtres. La rébellion était à la mode. En m'excommuniant du monde du savoir, je goûtais à la transgression et à la liberté. A quinze ans, j'ai travaillé sur des chantiers, fait toutes sortes de petits métiers, puis j'ai entrepris une formation de libraire, car j'aimais lire par-dessus tout. J'accumulais ainsi des connaissances hétéroclites, bagage désordonné de l'autodidacte rêveur. Je vivais dans les romans, dans les marges de la vie. Soudain, vers l'âge de vingt ans, j'ai éprouvé le besoin d'un ordre nouveau, d'une structure ou d'une cohérence. Impossible d'entrer à l'Université sans la maturité; trop tard pour revenir sur les bancs du collège. Le Gymnase du Soir a recueilli la brebis égarée, le petit mouton noir. C'était l'école de la deuxième chance et du dernier espoir.

Aucune ressemblance a priori entre la bâtisse austère de la Mercerie et le somptueux Palais d'Hiver; pourtant c'est bien la mémoire de ces années qui m'est revenue ce jour-là, à Saint-Pétersbourg, de retour d'un reportage difficile en Tchétchénie, où j'avais eu froid et peur. A la figure du Père ouvrant ses bras au fils indigne, j'associais avec amusement la tutelle indulgente de ces professeurs me recevant dans leur giron. Je retrouvais là une famille, des frères en étude et en discipline. Je découvrais un dialogue, au-delà du rapport d'autorité, une transmission de savoir sans volonté de pouvoir, un désir de convaincre et non de contraindre.

Le Gymnase du Soir m'a fait sortir d'un univers trop littéraire, d'une existence plus rêvée que réellement vécue. Il m'a ouvert aux autres, à une certaine solidarité, au partage. Il m'a appris l'effort, l'analyse, la persévérance. Il m'a offert des clés pour comprendre ce que je ne faisais que percevoir, à travers les héros de Proust ou de Dostoïevski. Il m'a donné la confiance en moi qui me manquait, le courage d'entreprendre et de continuer. L'enseignement que j'y ai reçu a changé le cours de ma vie. Sans lui, je ne serais pas devenu journaliste, je n'aurais pas parcouru le monde les yeux grand ouverts, je n'aurais pas écrit de livres, moi qui ne savais que les lire.

Je fais souvent le rêve absurde que je suis condamné à repasser mes examens de maturité. De vieilles frayeurs remontent à la surface de mon inconscient. Mais le rêve ne tourne jamais au cauchemar: je souris de me revoir en bachelier anxieux. Je connais déjà la fin de l'histoire.

Sans doute parce que je suis comme ce *Fils prodigue*, enfin pacifié, réconcilié avec l'image du père et de l'autorité. Je souhaite à tous de connaître un tel retour, de trouver sur leur chemin un Gymnase du Soir, comme une lumière au bout du tunnel.

« Un jeu de l'oie... »

D'abord, il y a des dates: 1958, 1985, 2005... On peut jouer avec elles, faire des calculs, des sommes, des différences, des multiples qui s'égrènent comme une langue ou simplement un jeu de l'oie avec ses étapes, ses chutes, ses allers et ses retours. Bien sûr, on peut être tenté de les mélanger et d'en extraire un sens. Et, tel un astrologue indien, officiant à trouver la date et l'heure à laquelle un mariage doit être célébré, jongler avec tous ces nombres et tenter, ainsi, d'influer sur un destin. Ou encore tel un paysan berbère s'attacher à évoquer le plus souvent possible le chiffre 5 ou un multiple de 5, afin de se protéger du mauvais œil et favoriser la chance. Puisqu'il s'agit bien ici de chance et d'un passage qui s'est ouvert.

Ensuite, il y a eu la confrontation à la norme. Il fallait bien accepter une certaine normalité, une certaine forme du savoir qui permettait d'être reconnu et d'exister. Alors, oui, j'ai appris à jouer, à définir des stratégies face aux règles; car, de fait, il y a aussi eu, entre toutes ces dates, mai 68 et l'impression d'être à cheval sur une révolte devenant adolescent et adulte dans les relents d'une révolution avortée. C'est pourquoi il est aussi question d'une génération perdue dans le retour dépressif à la norme, où les drogues et le sexe sont devenus dangereux et insatisfaisants et les voyages ont été organisés.

Le Gymnase du Soir s'inscrit alors, pour moi, dans cet enjeu-là, mais il a été également l'occasion de rencontres avec des personnes qui ont bafouillé en chemin, qui n'ont pas suivi la bonne route, mais des voies de traverse. Je pouvais les rencontrer, bien qu'elles fussent si différentes et même parfois opposées, car il y avait en elles une brisure, quelque chose qui n'était pas prévu, pas dessiné comme il faut, qui faisait que, justement, je pouvais me sentir proche d'elles. Moi, le mauvais bourgeois qui avait dérapé en chemin. Moi, le mauvais prolo qui était incapable de l'être vraiment. Et peut-être moi, aussi, le mauvais gymnasien du soir qui ne correspondait pas à l'image d'Epinal qu'on a de lui –travailleur, méritant, admirable. Alors c'est vrai, je m'y suis conformé et je suis encore bizarrement reconnaissant d'avoir pu y être accepté à l'égal des autres.

Maintenant, je suis convaincu que je poursuis toujours, dans mon travail de psychothérapeute avec des migrants, le même questionnement autour des normes et du savoir en tentant de trouver, tel un enfant vagabond, des espaces de jeu. En effet, je suis amené à rencontrer des personnes dont on nie le savoir, dès lors qu'elles s'expriment dans une langue étrangère et en dehors des normes d'élocution reconnues par notre société. Des femmes et des hommes considérés comme de mauvais pauvres, de mauvais étrangers, de mauvais requérants d'asile, puisque, finalement, ils ne veulent pas correspondre à l'image que l'on a d'eux. Mon travail de psychothérapeute, c'est alors de leur offrir un lieu où ils peuvent être reconnus et d'imaginer avec eux comment faire face aux normes extérieures tout en se créant et en se conservant un espace de liberté.

Comme quoi, on repasse toujours par la case départ en espérant éviter la prison et finir par être, d'une manière ou d'une autre, gagnant et un peu plus libre.

« Le sésame pour accéder au saint des saints du savoir »

EPFL, section informatique, premiers pas dans la vie post-Gymnase du Soir. Le choix des études en informatique comme suite à la maturité résulte d'une volonté d'approfondir les connaissances acquises dans le cadre professionnel, à une époque où tout le monde pouvait démarrer dans ce domaine vierge de concurrence. Cette parenthèse à visée technique m'a permis de mesurer le fossé existant entre une formation mathématique de base, acquise au gymnase et les exigences de l'EPFL. La théorie développée dans cette Haute Ecole ne correspondait en rien à mes attentes, plus pratiques, raison de mon abandon de ce cursus.

Université de Neuchâtel, Institut de Biologie. Passionné de nature depuis l'adolescence et, en particulier, par les oiseaux, je n'avais pas retenu cette option de formation lors de mon premier choix, craignant de grossir les rangs des chômeurs dès la fin de mes études. Pourtant, Neuchâtel et son enseignement très pratique (c'est une des rares Universités en Suisse romande où on fait beaucoup de terrain) me tendait les bras. J'y ai découvert la botanique systématique, alors que j'étais parti pour étudier l'écologie animale.

Enseignement de la géographie. A la fin de mes études de biologie, j'ai eu l'opportunité de revenir une année au Gymnase du Soir pour enseigner la géographie. J'en profitais pour retrouver un lieu peuplé de bons souvenirs. L'ambiance studieuse, la motivation de ces professionnels à acquérir leur bac m'ont particulièrement touché. Je me revoyais alors, quelques années auparavant, au volant de ma *Deuche* quittant mon travail en informatique pour me rendre aux cours. J'ai pu ainsi mesurer tout le chemin parcouru! Moi, petit mécanicien-électricien, grâce au Gymnase de Soir, j'ai pu devenir biologiste. Aujourd'hui cela semble anodin et cela fait bien longtemps que j'ai démystifié l'Université,... mais, à cette époque, le sésame pour accéder au saint des saints du savoir était l'obtention d'une maturité fédérale.

Bureau d'étude en écologie. Par la suite, et durant cinq ans environ, j'ai travaillé comme employé dans un bureau d'écologie appliquée, activité me permettant de faire un lien entre la théorie et la pratique. L'outil statistique étant celui qui m'a le plus manqué lors de mes études de biologie, en particulier lors du travail de diplôme, je décidai de combler cette lacune dans le cadre du postgrade en statistiques à l'Université de Neuchâtel. Ce cursus dura deux ans en cours d'emploi et me réconcilia avec mon *échec* à l'EPFL: j'étais capable d'avoir un esprit un peu *matheux*.

Actuellement et depuis cinq ans, j'ai créé mon propre bureau d'étude en environnement. Je me suis associé à un ingénieur en génie rural et nous travaillons essentiellement sous mandats pour la Confédération, le canton de Vaud, des communes ou des associations dans le domaine de la biologie appliquée. En écrivant ces lignes, je prends conscience de mon évolution professionnelle... et, en regardant ma carrière, variée et bien remplie, je ne peux m'empêcher d'avoir un peu de tendresse pour le Gymnase du Soir, première marche m'ayant permis de quitter un premier métier qui, s'il m'a beaucoup apporté d'un point de vue pratique, ne comblait pas mes attentes intellectuelles.

« Le soir, entre quatre murs, s'échafaude la liberté de tous les possibles »



Jean-Gilles DECOSTERD

Rêve d'être paysan à dix ans; est ébéniste à vingt ans; choisit de devenir architecte à trente ans...
Toujours, entre quatre murs, s'échafaude la liberté de tous les possibles.

1 9 8 7

« Comblant une fracture entre l'affectif et le monde du savoir »

Les livres, l'écrit, ont toujours constitué pour moi un fil rouge qui m'a servi de guide, m'a menée vers des territoires étrangers et proches à la fois. Aires de réflexion, de refuge, les livres, si peu nombreux sous le toit familial, je les ai longtemps amassés, acquis, dévorés en grand nombre afin de mieux me protéger, mieux comprendre, combler une fracture entre l'affectif et le monde du savoir. Le Gymnase du Soir, puis mes études de Lettres, ont été, à travers le plaisir et la découverte des textes notamment, une manière de trouver des réponses et de tenter de réconcilier ces deux mondes, antagonistes dans ma vision des choses. La tentative de combler le fossé en m'accompagnant du fil rouge de la littérature, elle-même prétexte aux douces errances dans l'imaginaire, a débuté par l'étude d'auteurs tels que Gustave Flaubert, Julien Gracq, William Wordsworth, James Joyce ou encore Miguel de Unamuno, parmi tant d'autres! Divers genres, courants narratifs, soigneusement agencés, renvoyant à des cultures, à des pensées et sensibilités différentes: autant d'invitations à la variété des approches, des enseignements, des points de vue. Incitations, également, à démêler les nœuds d'interrogations secrètes, à savoir les nuancer, à se forger des clés pour accéder, en toute humilité, à un univers que j'ai considéré, un certain laps de temps, comme réservé à d'autres.

Aujourd'hui, enseignante au niveau gymnasial, après avoir également travaillé dans un collège secondaire et suivi une formation pédagogique, j'ai un plaisir immense à œuvrer auprès de jeunes adultes qui ont, pour la plupart, un parcours semblable au mien. La fraîcheur avec laquelle ils abordent un auteur, un nouvel ouvrage, exprime leur grande curiosité, ainsi que leur ouverture face à la diversité des interprétations et des perspectives critiques. S'il ne leur est pas nécessairement aisé de se frayer d'emblée un sentier praticable à travers un texte, ces étudiants font preuve de réelles capacités à comprendre et saisir une œuvre dans toute sa complexité.

Indéniablement, le Gymnase du Soir m'a permis de réaliser des désirs qui, depuis toujours, me tenaient à cœur. Il aura été pour moi un lieu de stimulation intellectuelle, de riches échanges; connivences tacites, paradoxes communs liaient certains d'entre nous. La tremblante légitimité à entreprendre des études, les loyautés parentales, difficiles à dépasser parfois, pouvaient représenter un même dénominateur et expliquer pourquoi nous menions de front, à un âge adulte, vie professionnelle et études gymnasiales. D'où, à mon sens, l'importance essentielle d'une école *passerelle* de la qualité du Gymnase du Soir, très précieux point d'ancrage et de transmission du monde de la connaissance.

« Né sous une bonne étoile »

Désireux de travailler dans l'enseignement public, je me suis inscrit à l'Université de Lausanne en octobre 1990, Faculté des Lettres, sections de français, d'anglais et de géographie (branche principale), tout en effectuant plusieurs jobs à côté pour assurer ma subsistance. Je dois avouer que j'ai pleinement apprécié ma vie estudiantine tardive, car j'étais très motivé pour acquérir de nouvelles connaissances. En outre, l'expérience accumulée au Gymnase du Soir (méthodes de travail, rationalité, pugnacité) m'a beaucoup apporté tout au long de mon cursus universitaire.

En juin 1996, j'ai obtenu une licence ès Lettres après avoir défendu mon mémoire en aménagement du territoire, sous la houlette du professeur Jean-Bernard Racine. Né sous une bonne étoile, j'ai eu la grande chance d'effectuer immédiatement le Séminaire pédagogique en 1997, tout en donnant des cours à temps partiel à l'Établissement secondaire de Prilly. J'ai obtenu le brevet d'enseignant en juin 1997.

Engagé politiquement au parti socialiste depuis de nombreuses années, j'ai présidé le Conseil communal morgien en 1996 et je me suis présenté comme candidat à la Municipalité de Morges l'année suivante. Depuis 1998, j'exerce le mandat de municipal; ainsi j'ai dirigé pendant deux ans la Sécurité sociale, puis durant cinq ans l'Urbanisme et les nouvelles constructions. Afin de remplir mon mandat avec efficacité, j'exerce ma profession d'enseignant à mi-temps au Collège de Prilly. Je donne également deux périodes de cours d'anglais au Gymnase du Soir, institution à laquelle je me sens redevable. En effet, si la possibilité de me former sur le tard ne m'avait pas été offerte en 1988, je n'aurais tout bonnement pas pu, pour des raisons financières, obtenir une maturité fédérale et un titre universitaire.

Le rôle social et humain du Gymnase du Soir a été fondamental dans ma vie et dans celle de bon nombre de personnes qui ont pu ainsi modifier leur avenir. Je suis très reconnaissant envers toutes celles et ceux qui se sont engagés pour cette institution. Puisse-t-elle exister longtemps pour le bonheur des futurs étudiants qu'elle formera!

Yves PACCAUD
Natif de La Côte, étudie et enseigne à Barcelone et à Londres; rentre
au pays muni de diplômes insuffisants pour prétendre à un poste dans
l'enseignement officiel; restait les écoles privées jusqu'à l'obtention
d'un titre du cru.

« Un ancrage essentiel dans mon quotidien »

Dieu disait à Mephisto dans le prologue du Faust de Goethe: «Ein guter Mensch, in seinem dunklen Drange, ist sich des rechten Weges wohl bewusst». Le Gymnase du Soir m'a permis d'y voir plus clair dans mon cheminement, dans ma quête de sens. Après un cursus scolaire hétéroclite, j'étais arrivée à une croisée des chemins et je ne savais lequel emprunter. Celui des études artistiques? Celui de la vie professionnelle dans les bureaux? Celui de la réflexion, de la connaissance et de l'étude? Toutes ces voies m'intéressaient et le Gymnase du Soir est entré dans ma vie. Il m'a permis de réfléchir et de voir si j'étais capable de mener mon chemin moi-même, tout en continuant à travailler dans les bureaux, à élaborer logos et autres travaux graphiques sur ma planche à dessin et à peindre quand le temps me le permettait. Comparable à la *pr ankh*, maison de vie dans l'Egypte ancienne, dans laquelle est perpétuée la culture au sens large du terme et maintenu l'ordre établi *Mâat* en opposition au chaos tant redouté, le Gymnase du Soir est resté un ancrage essentiel dans mon quotidien.

La maturité en poche, j'ai opté pour des études de Lettres entre Lausanne et Genève qui ont marié toutes mes passions: l'allemand, ma langue maternelle, le plaisir de lire, l'histoire et, enfin, l'art au sens le plus ancien du terme avec l'égyptologie. Parallèlement aux études, j'ai poursuivi mon activité professionnelle en tant qu'assistante de direction. Ces années-là ont été les plus riches en apprentissages, lectures, rencontres, voyages, expériences personnelles et professionnelles. La souplesse des horaires en Lettres m'a permis d'organiser mon emploi du temps, de concilier séminaires universitaires et voyages à l'étranger en tant qu'interprète pour l'entreprise dans laquelle je travaillais.

Lors d'une des dernières soirées partagées avec mes camarades du Gymnase du Soir et quelques professeurs, le directeur d'alors me promet de me contacter dès qu'il disposerait d'un poste d'enseignant d'allemand. Sa promesse m'a stimulée durant mes premières années d'études. Ainsi, j'ai repris le chemin de la Mercerie en 1995 pour me placer cette fois-ci derrière le pupitre. Cette première expérience m'a donné le goût de l'enseignement et m'a révélé ce que je crois être ma mission: aider des personnes à se remettre sur les rails, comme d'autres l'avaient fait pour moi.

Le Gymnase du Soir m'a connue étudiante, enseignante débutante et, ensuite, dès 2000, brevetée. Il m'a connue enseignante au collège, puis dans une école professionnelle, mais aussi célibataire, mariée et aujourd'hui maman. Le Gymnase du Soir, c'est un peu l'ange gardien qui m'accompagne depuis que j'ai choisi de le rencontrer.

Dans ma vie professionnelle, je côtoie souvent des jeunes qui traversent des passages à vide, se cherchent et ne savent pas quels sont leurs envies et leurs projets. Dans ces cas, contrairement à certains collègues, je ne perds pas confiance en l'apprenti ou en l'étudiant. «Il ne réussira pas», «il finira sans papier». A ces réflexions hâtives et sans appel, je réponds par la conviction qu'il existe toujours un moyen d'y arriver, souvent quand on le veut, même si, parfois, la route ne s'éclaire pas aussi vite pour chacun. Ma plus belle récompense est de croiser un ancien étudiant et de voir qu'il a pu atteindre son but grâce à son passage au Gymnase du Soir.

« J'aime bien l'Autodidacte de *La Nausée*... »

Après mon examen préalable, j'ai étudié les Lettres aux Universités de Lausanne et de Tübingen, jusqu'à ma licence en octobre 1998. Durant mes études, j'ai écrit un récit, *Un Après-midi avec Wackernagel* (Zoé, 1995). Lauréat du prix Michel-Dentan en 1996, ce livre a été traduit en allemand. Après mes études, j'ai fait un peu de journalisme culturel à la *Tribune de Genève* et ai accompli mon stage pédagogique, sanctionné par le brevet d'enseignant (français-allemand) en juin 2000. La même année, je me suis installé à Zurich où je vis toujours. Ma thèse de doctorat a été publiée l'automne dernier chez Zoé, sous le titre *Pierre Michon, La Grâce par les Œuvres*. Depuis 2003, je suis assistant et chargé de cours en littérature française et en histoire culturelle à l'Université de Saint-Gall. Ces données factuelles ne disent en réalité pas grand-chose. Disons que j'ai le privilège énorme de consacrer l'essentiel de ma vie à ce que j'aime sans doute le plus, la littérature, et d'en vivre à peu près.

Mon cas n'est peut-être pas typique pour le Gymnase du Soir, car j'y suis entré à dix-neuf ans et sorti à vingt, c'est-à-dire à l'âge où d'autres passent tout à fait normalement leur bac. Je ne suis pas non plus issu d'une famille défavorisée au plan social ou culturel, un de ceux pour qui cette institution aurait représenté la dernière chance d'accéder au savoir. En revanche, je sais que d'autres menaces planaient sur moi pendant ma prime jeunesse, où j'ai frôlé l'échec scolaire absolu. Certains encouragements reçus au Gymnase du Soir m'ont redonné espoir en moi-même. Le peu d'heures de cours hebdomadaire s'accordait à mon esprit d'indépendance. Pour préparer l'examen en une année, j'avais dû couvrir seul plus de la moitié du programme, aidé généreusement par certains enseignants qui ne rechignaient pas à corriger des copies surnuméraires. Anthony Pereira, professeur d'anglais, me reçut un dimanche après-midi dans son jardin de l'avenue de Rumine. Grippé, fiévreux, il m'offrit deux heures de leçon privée sur Coleridge et Wordsworth. Qu'il en soit ici remercié.

Le Gymnase du Soir a été une de mes plus belles expériences scolaires. Ce n'est pas la même chose d'étudier les terreurs de l'An Mil un mardi soir à neuf heures et demie que dans le sage confort de l'enseignement diurne. Les liens avec les professeurs étaient beaucoup plus chaleureux qu'ils ne le sont généralement dans d'autres écoles. Préférer la lecture des textes à l'assoupissement postprandial devant le petit écran relève d'un acharnement qui, je l'espère, ne m'a pas quitté. J'étais entré à l'Université par une petite porte, non dénuée toutefois de prestige, car l'examen préalable est réputé difficile. Etudiant, j'avais l'impression qu'une trajectoire scolaire sinueuse me mettait légèrement en marge de mes condisciples. J'en ai gardé une grande envie d'apprendre, jointe à un sentiment d'illégitimité, sans doute curieux pour quelqu'un qui est allé assez loin dans ses études, mais peut-être que la longueur de celles-ci a découlé de ceux-là. J'aime bien l'Autodidacte de *La Nausée*, ce personnage qui lit les grands auteurs dans l'ordre alphabétique à la bibliothèque de Bouville. Il est ridicule bien sûr, mais aussi touchant à sa manière. Un autodidacte bardé de diplômes et auteur à ses heures, voilà ce que je suis peut-être devenu.

« Une vie outsider,... à contre-courant »

Comment retourner aux études? J'apprends qu'il existe une institution nommée Gymnase du Soir, où celles et ceux qui n'ont pas de maturité académique peuvent en obtenir une ou se préparer à un examen pour entrer à l'Université. Voilà ce qu'il me faut. Je m'approche alors de l'Institution. Il s'agit en fait de classes ouvertes le soir au Gymnase de La Cité... Il y a donc une seconde vie au Gymnase de La Cité. Une vie nocturne. Une vie outsider.

C'est en 1986 que je décide d'abandonner ma vie professionnelle qui ne me plaisait pas et d'essayer d'obtenir une maturité fédérale au Gymnase du Soir; je suivrais alors les cours de maturité jusqu'à mi-chemin pour ensuite bifurquer en classes de préalable SSP, après avoir dans l'intervalle décidé d'entreprendre des études de psychologie.

Que dire, que ressentir, que me revient-il de ces années-là? Je crois que la première chose qu'il me reste aujourd'hui de mes soirées passées à la rue de la Mercerie, c'est un sentiment d'avoir vécu à contre-courant, en outsider, de m'être offert un supplément de liberté. Un contre-courant à la norme. Six années durant lesquelles je sortais de chez moi, la nuit tombante, mes classeurs et livres sous le bras pour m'offrir de longues heures de savoir, au moment où les gens rentraient chez eux harassés, fatigués d'une longue journée de travail.

Un autre terme me revient également pour décrire cette période, c'est le mot défi. Oser changer, oser bouger, tout lâcher pour recommencer, s'offrir une deuxième chance malgré le discours ambiant de prudence, d'essais de dissuasion de l'entourage. Le défi s'avéra juste: en 1992, je m'asseyais sur les bancs de l'Université pour ne les quitter que cinq ans plus tard, une licence universitaire en poche.

Des études universitaires sans obstacles, faciles, agréables, passionnantes. Termes que l'on entend souvent dans la bouche des gens qui ont fait le choix juste. Cinq années passionnantes donc. Une demi-licence en psychologie, puis une spécialisation en orientation scolaire et professionnelle tout en travaillant en parallèle à la Radio suisse romande et comme assistante étudiante pour financer mes études.

Aujourd'hui, j'ai réintégré le monde professionnel. Je suis responsable d'un Centre d'orientation scolaire et professionnel! A mon tour, j'aide les gens à formaliser et à réaliser leur projet personnel.

« Liberté ne signifie pas manque de rigueur, mais responsabilité »

Vous êtes entrée au Gymnase du Soir à l'âge de 26 ans; en amont, vous deviez pourtant avoir des prédispositions pour les études, non ?

En effet, il s'agissait de valoriser ces dispositions qui n'avaient pas été mises à profit étant plus jeune. J'avais aussi envie de me prouver quelque chose, j'ai donc entrepris ces études comme un défi.

Comment êtes-vous parvenue à concilier études et activité professionnelle ?

Je travaillais à 80% en qualité d'hygiéniste dans un cabinet dentaire. Les cours avaient lieu de 18h00 à 22h00, et cela quatre jours par semaine. A quoi s'ajoutaient de nombreuses répétitions de théâtre lorsque j'avais la chance d'obtenir un rôle. Ce fut notamment le cas en 1991, dans le cadre du 700^e anniversaire de la Confédération et en 1993 lors d'un festival médiéval. J'ai ainsi dû apprendre à travailler plus, souvent tard la nuit et consacrer mes week-ends à l'étude des matières; un rythme de vie qui convient peut-être mieux à une célibataire! Je ne saurais oublier le soutien de mes parents. Mais ces lourdes contraintes tant professionnelles que scolaires ont aussi contribué à former mon caractère.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans l'organisation de ces cours ?

Deux choses ont été déterminantes dans ma réussite. D'une part, le fait que l'on y travaillait à son rythme et que l'on était seul responsable de sa gestion du temps; d'autre part, le dévouement et la disponibilité des enseignants.

Cela supposait néanmoins une dose certaine d'autodiscipline...

C'est vrai, liberté ne signifie pas manque de rigueur mais responsabilité. Le cursus était certes très souple, les élèves n'étaient astreints à aucune obligation de présence, et il n'y avait ni examens intermédiaires, ni notes! En somme, après trois ans, ça passait ou ça cassait. Mais, pour avoir une chance de réussir, il fallait travailler et faire preuve de volonté, de détermination et de sérieux. Autant de qualités qui m'ont aussi été inculquées par le Gymnase du Soir!

Est-ce que vous recommanderiez cette filière à quiconque vous demanderait conseil ?

Oui et non. La préparation y est certes excellente et l'ambiance de travail très conviviale. Elle ne saurait néanmoins correspondre à tous les élèves. Pour ma part, je savais donner le coup de collier final. Cette capacité s'est aussi révélée payante lors de mes études de Droit. Cette filière est utile pour ceux qui se déterminent tardivement et sont prêts à en assumer les exigences.

Aujourd'hui licenciée en Droit de l'Université de Lausanne, juge assesseur au Tribunal des baux et mère de famille, quel regard posez-vous sur l'Institution ?

Un regard de reconnaissance. Il y avait un solide esprit de camaraderie et une grande complicité entre élèves et professeurs. Les rapports étaient différents de ceux que l'on connaît dans une filière gymnasiale classique. Il n'y avait ni élèves ni maîtres, mais plutôt des apprenants adultes et des entraîneurs. A mes yeux, l'un des grands mérites du Gymnase du Soir est d'offrir, à ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu acquérir une formation supérieure selon le parcours traditionnel, la possibilité de se reconvertir et de réaliser un rêve qu'ils croyaient inaccessible. Cette institution contribue pratiquement à offrir à chacun une égalité des chances.

« Tout s'est mis en place avec une rare évidence »

J'ai 40 ans cette année, le Gymnase du Soir aussi. Pourtant, ce n'est pas pour cela que j'ai été sollicité pour livrer un témoignage sur cette institution particulière, c'est parce que j'y ai passé un moment important de ma vie.

Au cours de ma scolarité, les longues études ne m'avaient jamais attiré. Pas très scolaire, la remarque qui mettait la majorité de mes enseignants d'accord était «pourrait mieux faire,... s'il s'en donnait la peine». En sortant du gymnase avec un diplôme de culture générale scientifique, je m'acheminai vers une école d'infirmier; je n'imaginai pas effectuer un raccordement pour rejoindre l'Université. Il me tardait de travailler, de pouvoir disposer librement de ma vie et, pourquoi pas, d'aller exercer mon métier à l'étranger.

Puis, la vie professionnelle s'est déroulée et, avec elle, un parcours marqué par quelques rencontres. A la fin de mon école d'infirmier, j'ai intégré l'équipe qui allait ouvrir la première unité de soins palliatifs du canton. Je ne partirai donc pas au loin; j'allais exercer à côté de chez moi, dans un domaine nouveau où tout était à faire. Après deux ans de pratique, essoré par cette expérience, j'ai enchaîné d'autres postes de travail. Néanmoins commençait à s'installer une certaine frustration vis-à-vis du quotidien de l'expérience professionnelle, que les changements de postes n'arrivaient pas à calmer. Je compensais alors par des loisirs culturels, mais mes intérêts me poussaient plus à l'éparpillement qu'à la recherche méthodique. Je commençais à prendre conscience qu'un cursus universitaire pourrait cadrer cette curiosité. Cependant le temps passait et une certitude s'imposait, celle de devoir faire le virage des études avant mes 30 ans. Pourquoi cette borne? Peut-être pour en avoir une...

Alors que ces pensées mûrissaient calmement, je me souviens d'une révélation qui a tout précipité. En sortant d'une discussion sur la richesse et les mérites d'un parcours universitaire, j'étais résolu. A partir de ce jour, tout s'est mis en place avec une rare évidence. C'est l'avantage du projet de vie d'ordonner et de plier les contraintes de l'existence à son bon déroulement.

Quelques mois plus tard, je commençai les cours du Gymnase du Soir. Dans un climat studieux, mais décontracté, le programme pour les examens à passer devant des professeurs de l'Université de Lausanne se met en place. S'instaure alors une relation entre des étudiants avides de savoir et des professeurs heureux d'étancher cette soif d'apprendre.

Je travaillais quatre jours par semaine, réservant un jour à la préparation des cours. A 22h00, une fois les cours achevés, il y avait encore l'envie de partager un dernier verre avec une partie de la classe et de débattre, le plus souvent avec le maître, du sujet abordé dans les heures qui précédaient. La disponibilité des enseignants était impressionnante. Et d'aucuns m'ont encore consacré du temps afin de me préparer aux épreuves d'examens.

A l'Université, ce sera différent. A trente ans, je sortais du lot. Il fallait lutter contre le soupçon d'être un éternel étudiant recommençant une nouvelle filière. Toutefois, le plus difficile a été de concilier une vie professionnelle et familiale à une organisation des études qui ne le permet que difficilement. Confronté à ce décalage, j'ai été aidé par le souvenir des rigueurs de la vie professionnelle, exercée à temps plein pour m'accrocher dans ce parcours au long cours.

« Imaginez un peu, le premier de la famille d'émigrés à faire des études! »

A 25 ans et une fois la maturité en poche, je suis entré à l'Université de Lausanne, plus précisément à la Faculté des Sciences Sociales et Politiques en tant qu'étudiant en psychologie. Quatre ans plus tard, je me suis retrouvé avec ce sacro-saint papier que nous nommons communément «licence universitaire». Ces quatre années n'ont pas du tout ressemblé à ce que mon imagination avait pu broder au travers de mon éducation, étant donné que, par mon milieu social, il était difficile d'imaginer que je puisse un jour atteindre ce (haut) degré d'études; imaginez un peu, le premier de la famille d'émigrés à faire des études, de quoi rendre mes parents fiers pour longtemps encore! D'un autre côté et par rapport à mon expérience personnelle, j'avais mes propres stéréotypes plutôt négatifs sur les universitaires. Au final, ni mes parents ni moi n'avaient raison; je conçois à présent que l'Université est un lieu privilégié; toutefois, je n'ai pas vécu quatre années à me reposer, loin de là. Avant d'entrer à l'Université, j'ai souvent entendu dire que le Gymnase du Soir me permettrait d'aller au bout de mes études sans souci. Certes, le Gymnase du Soir m'a donné une discipline, une technique de travail, mais je peux vous assurer que des soucis, j'en ai eu!

Mon âge (il faut entendre par là ma maturité) m'a permis d'apprécier mes études, de dévorer chacun des livres que je devais lire. Alors que mes camarades se demandaient pourquoi un psychologue devait faire de la statistique ou de la psychophysiologie, j'appréciais les cours en me disant que j'étais en train de construire ma culture générale, de rattraper en quelque sorte le temps perdu! Après les deux premières années passées à Lausanne, j'ai effectué mon 2^e cycle à Neuchâtel pour terminer ma licence en psychologie du travail et des organisations en 2002; me voilà à 29 ans jeune universitaire!

A l'époque, ma principale motivation à suivre le Gymnase du Soir consistait tout simplement à quitter la paperasserie que je brassais à longueur de journée à ma place de travail et à ne pas ressembler à quelques-uns de mes collègues qui commençaient la semaine en se disant «vivement vendredi!». Aujourd'hui, en tant que responsable des ressources humaines au sein d'un service de l'administration publique, je brasse tout autant de papier qu'à l'époque où j'étais employé de commerce, mais le travail est différent et plus enrichissant d'un point de vue personnel.

Et le Gymnase du Soir dans tout ça? Justement, le Gymnase du Soir c'est *tout ça!* Avoir un nouveau travail à 30 ans, voir la vie professionnelle avec un regard neuf, avec de nouvelles perspectives, alors que certains de mes contemporains semblent déjà usés par plus de dix ans d'activités. Des rires, des pleurs, des souvenirs qui font partie de ma vie, qui ont structuré ma personnalité; des amis sans lesquels *tout ça* n'aurait pu avoir lieu. Bref, le Gymnase du Soir, vous l'avez compris, n'a pas simplement été une porte d'entrée pour moi, mais véritablement un trou noir qui m'a aspiré, changé, et qui m'a surtout construit.

« Bilan d'une illusion dominante »

Comment se retrouve-t-on un jour dans un monastère bouddhiste? En suivant la route, tout simplement.

Deux points suffisent pour tracer une droite. Qui peut dire de l'une de ses extrémités qu'elle se situe en dehors de cette droite? De même qu'une route relie un monastère au reste du monde, le premier ne se trouve pas en dehors du second. Il est vrai que les deux extrémités ne sont pas confondues pour autant, une certaine distance les éloigne. Quelle est-elle?

Ce qui compte pour l'heure, c'est l'éloignement, cet espacement entre le monde et nous-mêmes. On nomme parfois cet écart renoncement, je lui préfère le mot détachement. Renoncer c'est se résigner, baisser les bras et jeter l'éponge. Se détacher, au contraire, c'est se désentraver, rompre des chaînes, larguer les amarres et hisser la grand-voile de la félicité.

Que faut-il pour se mettre en mouvement? La réponse est simple. Il faut être arrêté. Etre à l'arrêt, c'est avoir une vision figée de l'existence. Cette méprise nous conduit à considérer comme permanent ce qui ne l'est pas. Ainsi nous refoulons l'idée que nous puissions mourir un jour, alors même que notre miroir, d'année en année, nous rappelle à l'ordre du temps. Lorsque l'inéluctable vient frapper un de nos proches, nous manquons de voir que la cause de la mort n'est ni la vieillesse, ni la maladie, mais bien la naissance.

Une fois venus au monde, c'est-à-dire une fois le compte à rebours commencé, nous accumulons biens, expériences et connaissances, mais ne parvenons pas à juguler les soubresauts de l'existence. Tandis que nos représentations du bonheur passent tour à tour par de brillantes études, une belle maison, un heureux mariage ou encore des vacances de rêve dans une île lointaine, nous séjournons le plus souvent à la périphérie de nous-mêmes.

A la dérive entre nos aspirations véritables et les fictions personnelles qui nous traversent, il arrive que nous soyons gagnés par le mal de mer. Pourtant, il y a une différence entre être malade sur l'eau et avoir le mal de mer; être malade sous-entend un état permanent, avoir une maladie implique qu'on peut s'en débarrasser. Se défaire de toutes ces affirmations commençant par «moi, je...», oublier ces identités multiples revendiquées quotidiennement, voilà qui devrait nous amener à ressentir un profond bonheur.

Aujourd'hui comme autrefois, de nombreuses traditions religieuses, philosophiques voire thérapeutiques, proposent à leurs adhérents de parcourir une certaine distance. Plusieurs voies arpentent la montagne, mais la vue est la même pour tous une fois le sommet atteint. Pardonnez la simplicité de mes propos. Un lieu commun n'est pas nécessairement un vide philosophique, mais l'expression d'une expérience humaine commune.

Voilà en quelques mots ce qui devait être l'état d'une non-question et le bilan d'une illusion dominante. Partir vivre dans un pays étranger pour mieux se détacher des préoccupations séculières et des conditionnements sociaux, ce que les Pères du désert appelaient la *xénithéia*, n'est qu'une voie parmi tant d'autres; non exempte de difficultés d'ailleurs. Peut-être est-ce le prix à payer pour sortir de soi et faire le dépôt de son Ego Bilan.

« Concilier travail, étude et amour »

Pour moi, l'histoire du Gymnase du Soir débute de l'autre côté de la terre... Plus précisément en Australie, sur une plage de Coogee Beach à Sydney...

C'est en 1995 que mon parcours de dessinateur en bâtiment se termine; il s'interrompt sans réelle perspective professionnelle. La tentative d'entreprendre une formation en école sociale n'avait pas été concluante et je réfléchissais à mon futur. Fuite ou envie de prendre le large? Quoi qu'il en soit, je m'inscris dans une école de langues en Australie et pars avec l'envie de tourner une page de mon histoire. Cependant, lors d'une après-midi chaude du mois de février 1996, allongé sur ma serviette de plage, je découvre parmi le courrier envoyé par ma famille une information sur le Gymnase du Soir, que j'oublierai quelques jours après dans un café; voilà comment les Australiens ont appris l'existence de cette institution suisse!

C'est sous un soleil moins chaud et des reliefs plus habituels que les choses sérieuses commencent. A mon retour du pays des kangourous, je me rends à la rue de la Mercerie pour y déposer ma demande et, quelques mois plus tard, c'est la vraie rentrée des classes! J'étais heureux de me remettre à étudier et me réjouissais de reprendre le rythme des études. J'avais soif d'apprendre. Le Gymnase du Soir c'est tout d'abord toutes ces nouvelles matières enrichissantes que je n'avais que peu connues. L'histoire, racontée par un professeur passionnant. La littérature française et la (re)découverte d'ouvrages essentiels avec un réel plaisir, contés par un professeur qui m'a transmis un peu sa passion pour le verbe. Enfin les cours de philosophie ou de géographie humaine m'ont apporté beaucoup et il en reste un réel capital de culture générale. Le Gymnase du Soir c'est aussi des rencontres: Marco, Laurence, Delphine, Thierry,... c'est avec eux que nous avons instauré des *brunchs philo*. Des liens qui restent et d'autres plus éphémères. Et des chocolats chauds au Barbare le samedi matin... ou nos éternelles discussions philosophiques à l'Evêché. Concilier travail, étude et amour, restait quelquefois un peu périlleux, mais nous obligeait à acquérir une méthode de travail. C'était un tremplin pour ensuite mieux appréhender les études universitaires. En effet, après avoir fréquenté durant deux ans le quartier de La Cité, il fallait descendre dans la fourmilière du bord du lac! L'Université. Si les lieux et les ambiances diffèrent, le plaisir reste, celui d'étudier, de déchiffrer, de comprendre, de synthétiser et de retransmettre. Mes études en SSP ont été de belles années. Des années enrichissantes, des années de réflexion, de remise en question, d'approvisionnement du savoir! Après quatre ans, tout en conciliant travail et étude, c'est avec un beau bagage théorique et une expérience professionnelle que je m'engage confiant dans le monde du travail, d'abord dans l'administration cantonale.

2005-1995: dix ans déjà! Il y a dix ans, je ne savais pas quels allaient être mes objectifs professionnels et par quel chemin y accéder. Aujourd'hui, motivé et enthousiaste, je connais mes ambitions et je me souviens. Je suis reconnaissant d'avoir pu choisir ce parcours et d'avoir pu le concrétiser jusqu'au bout. Le gymnase a été ce renouveau, ce passage si important pour ma vie. Non seulement il m'a permis de nouvelles transitions, mais il m'a donné des ailes pour la suite et me laisse des traces indélébiles.

« Si l'on aime ce que l'on fait, tout devient possible »

Lorsque j'étais en apprentissage de dessinatrice en bâtiment, mon jeune patron, tout frais émoulu de l'EPFL, prenait régulièrement en stage des étudiants en architecture. Je me souviens que l'un d'eux, ancien ébéniste, faisait l'admiration des membres de l'atelier, car il avait fait un gymnase du soir. Ils en parlaient comme s'il avait accompli l'exploit du siècle!

Quelques années plus tard, alors que j'en avais assez de tirer des traits toute la journée, le nez collé à ma planche à dessin, un cousin bienveillant me suggéra de reprendre des études. De prime abord, je trouvai la proposition incongrue: moi, des études? Je me sentais incapable de relever un tel défi. Puis l'idée fit son chemin.

Encouragée par celui qui sera mon futur mari, je commençai le Gymnase du Soir, pratiquement en même temps que j'appris la nouvelle d'une première grossesse. Mieux valait être deux pour surmonter cette épreuve! Mais il n'y eut pas d'épreuve. Retourner sur les bancs d'école après sept ans de métro-boulot-dodo fut pour moi un enchantement et une redécouverte. Même si notre professeur d'histoire débordait souvent du sujet initial, ses cours étaient de véritables leçons de vie. Je (re)découvris aussi quelques classiques de la littérature française; je pus approfondir mes connaissances de la langue italienne – la langue maternelle de mon mari – ou encore me prendre la tête dans les cours de philo. Ah! la philosophie! J'en garde un souvenir ému. C'est en effet lors de l'un de ces cours, un soir froid de février, durant lequel, je l'avoue, je m'ennuyais un peu en fixant nonchalamment la jaquette de la *Critique de la raison pure*, que j'eus une illumination: j'avais trouvé le nom de mon fils à naître. Il s'appellera Emmanuel.

Pendant la première année de gymnase, je continuai de travailler à quatre-vingts pour cent dans une usine de meubles. J'y élaborais presque machinalement des plans pour les coupeurs de cuir et les couturières. Durant la pause estivale, je profitai de l'occasion – si je puis dire – pour accoucher. Je repris en septembre le chemin de la Mercerie, fraîche et dispose, enfin presque... En mars de l'année suivante, je passai avec succès mon examen d'entrée à la Faculté des Lettres et décidai dans la foulée de faire un deuxième enfant. Par la suite, ma belle assurance, acquise grâce à l'expérience du Gymnase du Soir, s'effrita quelque peu. Comment allais-je faire pour mener à bien mes études avec deux enfants sur les bras! Je n'hésitai plus au moment où le rectorat me signifia que mon examen risquerait à terme, au gré des incessants changements de règlement, d'être considéré comme nul et non avvenu. Aujourd'hui, je cours toute la journée. Entre l'école de mon fils, la garderie de ma fille, leurs activités extra-scolaires, la gestion de la maison et les bancs de l'Université, j'ai un emploi du temps quasi-ministériel! Mais au moins je ne m'ennuie jamais. Souvent les jeunes étudiantes me demandent comment je fais pour gérer tout cela. C'est une question avant tout d'organisation, et moi, lorsque je peux participer à un cours sur la sculpture de Verrocchio ou sur les pérégrinations d'un Ulrich Bräker, j'oublie tout! Le Gymnase du Soir a changé radicalement ma vie; il m'a apporté, outre le plaisir d'apprendre, une réelle confiance en moi, la force d'oser entreprendre et la conviction que si l'on aime ce que l'on fait tout devient possible.

« Ouvrier j'étais, ouvrier je resterai »

Ma vie d'adulte fut, très certainement, influencée par une remarque d'un rare cynisme. Quelqu'un de bien intentionné m'avait expliqué que les études universitaires exigeaient une formation scolaire plus poussée qu'une simple primaire supérieure et que, par ailleurs, il fallait bien que certains travaillent pour que d'autres puissent étudier! J'en avais alors conclu que lorsque l'on naît prolétaire, on ne meurt pas universitaire! Ma vie était donc toute tracée: je ferai un apprentissage, suivi d'une carrière professionnelle d'ouvrier, voire d'employé de commerce. Finalement, je devins mécanicien électronicien et pratiquai ce métier, sans passion, pendant quelques années. J'essayais de trouver un sens à ma vie professionnelle, mais n'y parvenais guère. Au fil du temps, je me formais tout en restant dans les limites que je m'étais imposées: ouvrier j'étais, ouvrier je resterai!

Mais le cours d'une vie n'étant, fort heureusement, jamais complètement défini (n'en déplaise aux fatalistes de tous bords), je découvris, la trentaine bien entamée, une vocation pour le métier d'enseignant. La révélation fut telle qu'elle me donna, pour la première fois, l'envie de choisir une nouvelle vie professionnelle. Pourtant, un obstacle insurmontable se dressait devant moi: pour suivre une formation d'enseignant, je devais d'abord obtenir une maturité fédérale, autrement dit, franchir cette frontière, tracée par mon imagination, qui séparait le prolétaire de l'universitaire. Malgré tout, je me renseignais afin de savoir comment concrétiser mon projet. C'est pendant cette étape qu'une âme charitable me servit, à l'aube du XXI^e siècle, des propos que j'avais déjà entendus et que je pensais ne plus jamais entendre: «un ouvrier ne devient pas enseignant, alors inutile de viser une telle formation!» L'histoire a, décidément, une fâcheuse tendance à se répéter, même pour les petites gens.

Fort heureusement, la direction du Gymnase du Soir se nourrissait d'une autre philosophie et m'offrit la possibilité d'être cet ouvrier qui se donne les moyens de réaliser son rêve. Je suivis donc, timidement, les cours préparatoires, tout en espérant ne pas atteindre trop rapidement mes limites. Mon choix fut judicieux, car, après quatre années de dur labeur, j'obtenais *ma* maturité fédérale, ce précieux sésame ouvrant les portes des Hautes Ecoles. Ainsi, j'entrai à la Haute Ecole Pédagogique vaudoise et commençai ma formation d'enseignant. Cerise sur le gâteau, je dus même, pendant trois semestres, fréquenter l'Université et satisfaire à des exigences... académiques. Je poursuis actuellement ma formation qui prendra fin en février 2006. Autrement dit, au moment où j'écris ces quelques lignes, je ne sais pas encore si l'ouvrier deviendra enseignant.

Qu'importe d'ailleurs! J'ai pris conscience qu'il n'était pas plus facile de devenir un bon ouvrier que de devenir enseignant, professeur ou que sais-je. J'ai en outre acquis l'intime conviction qu'une société qui veut progresser se doit de donner aux individus qui la composent les moyens de réaliser leurs projets. Ainsi, une institution comme le Gymnase du Soir permet, à quiconque le désire, de donner une nouvelle orientation à son existence. Pour ma part, je dois au Gymnase du Soir la possibilité d'être sur le point de réaliser un rêve et, surtout, d'avoir pu choisir une nouvelle vie professionnelle au lieu de continuer à subir l'ancienne.

« L'enjeu est énorme, le trac est immense, les nuits sont agitées »

Octobre 2000, un mardi soir. Un bâtiment surplombant une partie de la ville. Devant, une grille, et des étudiants qui s'agitent. Dedans, une salle comble pour un cours d'histoire. Pas un bruit, le professeur parle, les Etats-Unis d'après-guerre vont nous occuper quelques mois. A l'école, je ne me souviens pas de cours d'histoire, peut-être n'en ai-je jamais suivi. Peu importe, je bois ses paroles, prends cinq pages de notes et frôle la tendinite. Puis mercredi, jeudi, Molière, Kate Chopin, Platon, mon esprit virevolte entre questionnement et émerveillement, une vocation est née: la soif de connaissances. Je refuse toute sortie le week-end, complète mes notes le dimanche, tente de déchiffrer cet anglais qui me résiste, plus encore que la méthode cartésienne. Alors qu'avant je n'avais pas pour habitude de beaucoup lire, j'y consacre soudain tout mon temps libre. Je dévore *Les Mains sales* et apprend à rédiger des dissertations. Le soir, après le travail au bureau, quand je me dirige vers La Cité, c'est avec un empressement digne d'un début de journée: les vers anciens m'attendent de toute leur nouveauté, la science des philosophes va m'éclairer en fin de soirée et une partie de la nuit peut-être. Si des doutes font parfois surface, ils sont vite repoussés par cette soif de connaître et de réussir et par les encouragements de certains: le gymnase c'est aussi un lieu de rencontres exceptionnel. Dès lors, une certitude s'impose, j'irai jusqu'au bout: les examens. L'enjeu est énorme, le trac est immense, les nuits sont agitées. J'en viens même à répéter les poèmes romantiques anglais à voix haute au milieu des arbres, des fois que ceux-ci me souffleraient l'inspiration décisive. Trêve de suspense: j'ai réussi mon préalable et gagné le droit d'étudier à l'Université. Le moment a été unique, je le savoure encore.

A l'Université, cette expérience me poursuit toujours; si je suis entré au Gymnase du Soir avec la conviction d'étudier la psychologie, les cours du mardi en fin de soirée m'ont transmis une nouvelle passion: la philosophie. Depuis trois ans, la psychologie et la philosophie occupent donc mes journées avec le même intérêt. Tout a changé. Comment en serait-il autrement, quand on passe d'employé à étudiant? Fini les sorties en voiture, les restaurants; au lieu de cela, des sandwiches, des pâtes et un abonnement de train. J'ai quand même appris à faire du pain, ça rend les repas moins tristes. Soudain, le statut social change, peut-être même un peu l'identité. Pourtant le privilège est énorme; à l'UNIL, j'ai découvert un monde de savoirs et de rencontres, de petits plaisirs quotidiens. J'ai appris les rudiments du grec ancien et je me suis frotté à quelques grands philosophes. Plus précieux encore, les gens qui partagent mon nouveau chemin, mes penseurs du quotidien. Et puis, j'ai acquis une nouvelle certitude: j'irai jusqu'au bout. Thérapeute pour enfants, enseignant de philosophie, chercheur à l'Université, puis une autre formation en Lettres. Ou peut-être juste un seul de ces projets... Après tout, pour moi, la plus belle chose c'est encore ce jour d'octobre, en haut sur cette colline, dans cette salle comble. J'ai choisi *le pouvoir thérapeutique de l'imaginaire* comme travail de mémoire; je pense avoir appris qu'imaginer un nouveau monde n'était pas une entreprise utopique, mais bien plutôt le début d'une aventure concrète et parfois merveilleuse.

« Ils avaient soif de savoir et de partager leur savoir »

A 6 ans, je rêvais de devenir une grande danseuse classique ou un peintre de renom. A l'école, les maîtres me voyaient comme une future artiste. J'ai suivi des cours de dessin, de danse pendant plus de quinze ans, de photo, et même de guitare. Toutefois, les métiers artistiques, ça fait rêver, mais on n'en vit pas facilement. Quand je cherchais une place d'apprentissage, presque tous les photographes m'ont mise en garde contre le fait que la photo était un domaine dans lequel on ne trouvait pas toujours du travail et qu'il valait mieux en faire un hobby. Mais je n'ai voulu en faire qu'à ma tête et j'ai dû me rendre à l'évidence. La photo est une belle passion, mais un métier très dur. Alors, après mûre réflexion, je me suis dit que reprendre des études me permettrait de réfléchir plus longtemps sur ce que je voulais vraiment faire; et, comme la plupart de mes amis avaient suivi le gymnase, j'ai eu envie d'en savoir autant qu'eux et d'avoir le choix de ma future vie professionnelle.

Inscrite au Gymnase du Soir, j'ai pu étudier la nuit tout en continuant à faire des photos la journée. Moi qui avais obtenu un certificat en section scientifique, j'ai alors pu bifurquer sur les langues modernes. J'ai toujours eu horreur des maths, et je ne comprenais pas pourquoi on m'avait poussée à choisir la section scientifique. Pourtant, je suis actuellement en deuxième année de biologie à l'UNIL. Cette nouvelle voie peut paraître étrange, mais elle ne l'est en réalité pas tellement. Déjà enfant, j'avais des idées plutôt écolos. Par exemple, rien ne me semblait plus insupportable que la destruction de la nature et le massacre des animaux par l'homme. Ensuite, à l'adolescence, les sciences naturelles étaient selon moi les cours les plus passionnants en dehors du dessin. Plus tard, mon cours favori au Gymnase du Soir est resté la biologie. Par ailleurs, si je réfléchis à ce qui m'a décidée à apprendre la photographie, je me souviens que c'étaient des images de nature sauvage dans des revues.

Aujourd'hui, je reste persuadée qu'il n'y a rien de plus intéressant que d'étudier la vie. Alors je suis plutôt fière d'avoir suivi un cursus hors normes qui m'a permis de changer de voie en cours de route et de bénéficier d'une seconde formation, la biologie. Bien que j'aie plusieurs papiers en poche, j'ai fêté mes 25 ans et je suis toujours étudiante. Mes amis sont bientôt tous salariés; ils commencent à se marier et même à avoir des enfants, alors que pour moi c'est encore une musique d'avenir. Par ailleurs, ce n'est pas toujours facile de se trouver parmi des condisciples plus jeunes qui ont souvent beaucoup plus de facilité dans les études. Même s'il m'arrive parfois de douter de mes choix, je me dis qu'au moins j'ai eu la possibilité de choisir. C'est une chance qui n'est pas offerte à tout le monde. Les trois années passées à la Mercerie me resteront toujours en mémoire; elles sont à mes yeux une période charnière de ma vie qui m'a permis d'avoir non seulement une culture générale, mais aussi d'en apprendre beaucoup sur moi-même, sur mes capacités, ma volonté, ma ténacité. Le Gymnase de Soir est un lieu exceptionnel, très rare; j'y ai rencontré des gens d'une grande générosité, parce qu'ils avaient soif de savoir et de partager leur savoir. Pour toutes ces raisons, je lui en suis reconnaissante à jamais.

« Le rideau se levait sur une pièce dont désormais j'allais écrire le scénario »

L'astronomie, fut-elle pratiquée en amateur, ne manquera pas de jeter l'esprit curieux sur les chemins de la pensée, en empruntant quelques-unes des pages léguées à notre histoire par de brillants esprits. Nombreux les philosophes qui, fins observateurs armés de leur seule imagination, pavèrent l'histoire de l'astronomie; nombreux aussi les aèdes, les rhapsodes, les auteurs de tragédies, les auteurs de comédies qui constellèrent cette même histoire de leurs plus beaux vers.

De ces vertiges poétiques, de ces rigueurs philosophiques, une fois que nous en mordons l'hameçon, notre curiosité ne se reconnaît plus de maître. Alors, c'est l'effet boule de neige; plus la surface de l'objet se dilate, plus le questionnement voit son champ d'interrogation se multiplier. Ainsi chaque instant écoulé rend-il le monde plus fascinant encore qu'il ne parut l'être à l'instant précédent. De là à me conduire au Gymnase du Soir ne me manquait plus qu'une information: son existence. C'est là que le hasard fit son office.

Cette passerelle, dressée entre deux continents si vertigineusement étrangers l'un à l'autre, fut plus que la simple occasion d'obtenir un ticket d'admission à l'Université, loin s'en faut. L'expérience fut vive, vivifiante et bien évidemment enrichissante. Un enrichissement dont les bénéfiques s'épanouissent au-delà de la somme des connaissances acquises, car de la façon Gymnase du Soir découle également l'art de tisser ses connaissances les unes avec les autres et, par conséquent, l'art de s'en servir. Je ne lis plus aujourd'hui un texte de la même manière que par le passé, en ce sens j'appris à lire; je n'écoute plus un récit de la même façon qu'autrefois; mon regard et mon sens critique se sont tous deux affinés.

Lorsque je suis entré au Gymnase du Soir, j'étais alors aux prises depuis une vingtaine d'années avec une brochette de virus hostiles à tout traitement. Cette adversité, maintenant si ancienne, s'était depuis longtemps déjà greffée sur mon absence de formation et un passé qui ne cessa jusque-là d'être sulfureux.

Le Gymnase du Soir, une fois le pied à l'étrier, fut donc à mon flanc quelque chose comme un puissant coup de fouet.

Octobre 2001, rue de la Mercerie 24, le rideau se levait sur une pièce dont désormais j'allais écrire le scénario en toute lucidité, et cela d'une tout autre plume que je ne l'avais fait jusqu'alors.

Quelle perspective à la veille de mon entrée au Gymnase du Soir? C'est très simple: *tout*, hormis le ciel étoilé, m'était interdit, du moins en dehors de la marge. Aujourd'hui, malgré mes 42 ans, une santé sur le fil du rasoir, l'extrême maigreur de mes biens et un passé *trou noir* – pour ne pas dire *tout noir* – *tout* m'est permis; ce *tout* ne dépend plus que de la force de mon action, de la valeur de mes prétentions, de la solidité de mes ambitions.

Il est peut-être encore un peu tôt pour que je puisse pleinement exprimer la mesure de cet impact que produisit le Gymnase du Soir sur mon parcours. Néanmoins je ne prends que peu de risques, si, d'ores et déjà, j'affirme qu'il fut central. Une révolution!

Voici seulement sept ou huit ans, quiconque m'aurait croisé, déambulant dans les rues de Lausanne ou d'ailleurs, n'aurait tout simplement pas misé deux balles sur mon avenir, même le plus immédiat. Aujourd'hui, je poursuis des études passionnantes, toujours un œil rivé sur le ciel étoilé, le cœur gros d'espoir et la tête légère.

« Aller plus loin, vers la cathédrale du savoir »

Hasard ou destin, l'une des dernières pages du livre anniversaire me revient et j'en souris d'aise, une pointe de nostalgie suspendue au bout des doigts. Toujours est-il que je m'évertue actuellement à incorporer quelques exigences propres aux sciences humaines: la distanciation par rapport à l'objet d'investigation, un regard critique quant aux institutions ou encore l'académisme de rigueur sévissant dans les travaux écrits, au sein de la Faculté des Sciences Politiques et Sociales de l'UNIL. Or, pour comprendre ma trajectoire actuelle, il est nécessaire d'effectuer un bref retour historique sur les deux origines successives de ma reconversion.

Le paradoxe dans le métier d'agent de voyages est qu'il est perçu comme un loisir professionnel béat, voire lascif, car il baigne dans un monde fantasmé de contrées exotiques que se disputent l'avion, le navire ou le train. Dans les faits, le stress des réservations, ses technicités informatiques complexes et les changements fréquents de politiques tarifaires érodent le plaisir que procure la lecture d'une carte du monde aux terres multicolores ou le savoir partagé sur une destination quelconque. Il faut vendre, et vite. Le métier se tarit, vidé de sa substance première, le conseil au voyageur débutant ou averti.

C'est alors que je m'interroge sur le sens de mon travail, de ce qui conduit ma vie. De prime abord, apparaît la psychologie comme domaine possible d'études. N'avais-je pas, jadis, travaillé comme éducatrice de l'enfance blessée? Je franchis donc la lourde porte du Gymnase du Soir, section préalable en SSP. Une jolie valse commence entre le travail, le jour, et les cours, la nuit. Revenir sur les bancs d'école est une récréation durant laquelle mon esprit s'évade dans les couloirs de l'histoire, s'accroche désespérément à l'épistémologie en philosophie, fanfaronne dans les jardins littéraires ou géographiques, s'impatiente parfois au cours d'italien, avance ou recule par fragments à celui de statistiques. Un an plus tard, je substitue le cours de géographie à celui des institutions politiques. Révélation. Un tournant décisif s'amorce dans mon orientation estudiantine.

Mon processus d'acculturation politique est en marche: je demande peu après ma naturalisation. Comprendre les mécanismes politiques et participer à la démocratie de ce pays devient une nécessité. Sans en savoir l'exacte forme, mon horizon futur se veut pourtant partie prenante au devenir de la Suisse, évoluant dans un cadre étatique avec une ouverture... sur le monde. Un souvenir d'enfance resurgit inopinément: petite, je scandais déjà «Vive l'Europe!». Sans doute une réponse impulsive à l'initiative Schwarzenbach (1970) qui stigmatisait mes parents, d'origines française et italienne.

Ce réveil, certes tardif, m'a donné une conscience toute nouvelle des enjeux sociaux, économiques et politiques, que la Suisse est amenée à maîtriser, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Le Gymnase du Soir, quant à lui, a servi de catalyseur pour me donner l'opportunité d'apprendre, d'aller plus loin, vers la *cathédrale du savoir*, sise à Dorigny. Il symbolise ma deuxième chance, celle que l'on prend dans la vie, même si d'aucuns pensent qu'il est bien tard pour entreprendre des études aussi longues et difficiles. Dans l'adversité ou le doute, voire l'admiration, je ne me suis jamais sentie aussi forte.

« Nous avons déplacé notre vie de famille vers cinq heures du matin »

Aujourd'hui, j'ai 43 ans. Je suis mère de famille et étudiante en philosophie, allemand et psychologie. Après mes trois ans de Gymnase du Soir, mon rythme de vie s'est normalisé et mes études se sont réduites à mes branches préférées. Ma famille se porte bien et me soutient: je suis une femme comblée. Ce que je vais faire de mes études, je ne le sais pas encore. En tout cas, ce ne sont pas les idées qui me manquent.

Mon parcours paraît inhabituel. Pourtant, ma vie n'a rien d'extraordinaire. J'ai exercé un métier, j'ai eu une famille et je prépare une vie active au sein de la société pour les quinze ans à venir.

J'ai quitté le Gymnase du Soir l'automne passé et, à défaut de pouvoir raconter ce que j'ai fait depuis lors, je retracerai les étapes qui m'y ont menée.

Le début de ma vie active s'organisait autour de mon métier d'infirmière, un engagement social à corps perdu, des voyages et différents séjours linguistiques. Je travaillais, entre autres, avec des enfants handicapés et des personnes âgées, mais j'étais aussi engagée dans un programme de la ville de Zurich qui visait l'intégration d'enfants immigrés. Je bénéficiais d'une grande indépendance et je tirais mon énergie d'un environnement extrêmement riche et varié. Il m'arrivait de regretter ma scolarisation minimale que je trouvais limitatrice.

Je me suis mariée en 1994: ce fut le début d'une toute autre vie. Il fallut établir une base économique pour le domaine agricole et pour la famille. Il y avait des bâtiments à entretenir, des locataires, le domaine, des employés et bientôt deux enfants. Mon mari continuait son travail de syndic et poursuivait son engagement pour l'armée. De ce fait, j'avais l'occasion de mettre à l'épreuve toutes sortes de capacités. Je m'improvisais peintre, comptable, maraîchère et vendeuse de fruits et légumes. Au ménage, j'avais l'aide de jeunes filles suisses alémaniques qui venaient apprendre le français. Ensemble, nous avons passé beaucoup de temps à cuisiner, à bricoler et à nous amuser avec les enfants.

Au fil des années, le travail s'était simplifié. Les enfants avaient commencé l'école et moi le Gymnase du Soir; lorsqu'ils me voyaient partir à cinq heures de l'après-midi, ils commençaient à se lever à des heures très matinales. Nous avons donc déplacé notre vie de famille vers cinq heures du matin, ce qui convenait à tout le monde.

Aujourd'hui, je suis contente de passer des soirées tranquilles avec ma petite famille. Nos rôles ont changé. Mon mari s'est retiré des affaires communales. Il a un employé fixe et s'occupe lui-même du domaine. C'est lui qui accueille les enfants à midi et réchauffe le dîner. Je n'ai plus besoin d'aide au ménage et j'ai toute la liberté de m'organiser en fonction des priorités du moment. Cet été, ce sera la réalisation d'un vieux rêve: je vais faire de la voile avec ma fille.

Si mes études avaient comme seul effet de convaincre mes enfants que la vie est belle et qu'il est grisant de se l'aménager à son goût, j'en serais heureuse.

« Quel que soit le système éducatif considéré, il existera toujours des exclus »

A la lecture de ces quarante parcours de vie, nous ne pouvons être qu'admiratifs devant celles et ceux qui ont consenti sacrifices et efforts afin de conjuguer études, vie professionnelle et parfois charge de famille. Nous, c'est-à-dire les autres, qui ont eu la chance de connaître une trajectoire scolaire peu perturbée de l'école enfantine aux cycles universitaires. Non pas que nous n'ayons point connu quelques égarements, mais ceux-ci n'ont pas porté aux mêmes conséquences. A les lire nous aurions presque des regrets, comme si nous avions troqué la difficulté contre l'ennui.

Visiblement le jeu en vaut la chandelle, pour qui a pu changer de vie certes, mais aussi pour les autres, alors bénéficiaires de la richesse des expériences accumulées. Sinon pourquoi seraient-ils aussi nombreux à soutenir cette école dite de la deuxième chance? Parce qu'elle constitue une échelle de secours dont on se sert quand l'ascenseur social tombe en panne, mais aussi parce que favoriser l'accession au savoir et à la connaissance, c'est un peu lutter contre l'inhumanité de la race humaine.

Les contributions de nos auteurs font référence de façon récurrente à la qualité de l'enseignement. Il vaut la peine de s'y attarder; en effet, aujourd'hui, l'Ecole est au carrefour de nombreuses problématiques et les compétences qui sont visées dépassent souvent le cadre scolaire. Les adultes déjà insérés dans la vie active se dirigent vers le Gymnase du Soir, munis d'une forte envie de connaissance. Pour ce public, il est donc possible, sinon indispensable, de se concentrer sur un enseignement à caractère académique capable d'apporter immédiatement une réponse à des exigences nombreuses. C'est donc ce niveau d'excellence qui doit être maintenu. Nous pensons qu'au fil des ans le Gymnase du Soir a fait ses preuves, qu'il a joué son rôle de passerelle avec efficacité et économie. Néanmoins pourra-t-il encore remplir sa mission à l'avenir? Il ne s'agit pas de savoir si l'on défend la pérennité d'une institution, mais bien de s'interroger sur la pertinence et l'actualité de la tâche qui lui a été attribuée.

D'un point de vue général, personne n'imagine que remplacer le terme de sélection scolaire par celui d'orientation puisse résoudre des problèmes qui nécessitent encore des mesures compensatoires. Autrement dit, une version appliquée à la pédagogie du théorème de Goedel pourrait affirmer que, quel que soit le système éducatif considéré, il existera toujours des exclus. Ainsi, dans un contexte de changement et de perméabilité entre les filières, le Gymnase du Soir est le plus à même d'apporter une réponse adéquate entre la satisfaction d'une demande, parfois induite, et les exigences nécessaires à la réussite d'études universitaires.

Les mutations de l'organisation sociale, auxquelles nous assistons, vont probablement accroître les interconnexions entre le monde du travail et les Hautes Ecoles. Une de mes plus grandes frustrations est de voir certains de nos élèves, parmi les plus brillants, renoncer à l'Université pour se rabattre sur des écoles dites subséquentes qui permettent d'obtenir plus rapidement un revenu et de subvenir ainsi aux besoins de leur famille. Peut-être les Hautes Ecoles aménageront-elles un jour des filières qui concilient activité professionnelle et études universitaires. A quand une Université du Soir?

L'édition de cet ouvrage a été rendue possible grâce à deux sociétés mécènes, auxquelles l'Association du Gymnase du Soir et son Comité de Direction expriment ici leur profonde gratitude:

de Rham Holding, Lausanne

Nestlé S.A., Vevey

Leurs remerciements s'adressent également à

Mme Marianne Huguenin, Conseillère nationale

M. Philippe Leuba, Député

Le Centre Patronal vaudois

L'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne

La Fondation pour l'excellence de la formation en Suisse

La Société vaudoise des maîtres secondaires

L'Université de Lausanne

La Commune de Jouxens-Mézery

La Commune de Lausanne

La Commune de Montreux

La Commune de Prilly

La Commune de Renens

La Commune d'Yverdon-les-Bains

La Banque Cantonale Vaudoise

Henniez S.A.

M. Laurent Carraz

Mme Monique Christin

Mme Myriam Friedrich

M. Martin Troxler

Mme Maria Zerilli-Soncini

Et aux nombreux donateurs, membres de l'Association du Gymnase du Soir

R
E
M
E
R
C
I
E
M
E
N
T
S

Contributions réunies par
Patrick-R. MONBARON

Conception graphique:
Eva ASCOLI et Lorenz NUSSBAUMER,
Chavannes-près-Renens

Relecture:
Véronique MARIANI

Impression:
IMPRIMERIES REUNIES LAUSANNE S.A.,
Renens

